

CHAPITRE XI

LE “COMMUNISTENBOND SPARTACUS” ET LE COURANT “ CONSEILLISTE ” (1942-1950)

LA NAISSANCE DU COMMUNISTENBOND SPARTACUS.

EVOLUTION (1942-1945)

L'évolution du MLL Front vers des positions internationalistes de non-défense de l'URSS et de combat des deux blocs impérialistes, sans distinction d'étiquette - “démocratie”, fascisme, “communisme” - est une évolution atypique. Issu du RSAP, orienté vers le socialisme de gauche, le MLL Front évoluait vers des positions communistes de conseils. Cette orientation s'explique avant tout par la forte personnalité de Sneevliet qui - malgré son âge déjà avancé - était encore capable d'évoluer politiquement, et qui sur le plan personnel n'avait plus rien à perdre. ¹ Une transformation politique aussi profonde ne peut être mis en

parallèle qu'avec celle du groupe de Munis et des RKD.²

Cette évolution n'avait pas, cependant, été jusqu'à ses ultimes conséquences. La disparition de Sneevliet et de ses camarades - en particulier Ab Menist - décapitait totalement la direction du Front. Celui-ci avait dû en partie sa cohésion au poids politique de Sneevliet, qui était plus un militant guidé par sa conviction révolutionnaire et son étonnante intuition qu'un théoricien.

La mort de Sneevliet et de la quasi-totalité des membres de la Centrale réduisit à néant pendant plusieurs mois l'organisation. De mars jusqu'à l'été 1942, tous les militants se cachèrent et évitèrent de reprendre contact, par peur de la Gestapo, dont ils soupçonnaient qu'elle avait démantelé le Front par un indicateur, exerçant son œuvre au sein même de l'organisation. Les archives de police et du procès de Sneevliet ne laissent pourtant pas d'indice qu'il y eut un agent de la Gestapo à l'intérieur.³

De la direction du Front, seul Stan Poppe avait survécu. Deux autres militants importants allaient encore être fusillés par les nazis, en octobre. C'est sous son autorité que fut fondé, au cours de l'été 1942, le *Revolutionair-socialistische Arbeidersbeweging* (Mouvement ouvrier socialiste-révolutionnaire). Le terme de " mouvement ouvrier " laissait comprendre que l'organisation, qui poursuivait formellement le MLL Front, ne se concevait ni comme un front, ni comme un parti.

A la suite de la formation du groupe de Stan Poppe, les derniers partisans de Dolleman créaient le 22 août 1942 à La Haye leur propre groupe, avec une orientation trotskyste. Ainsi, naissait le *Comité van Revolutionaire Marxisten* (Comité de marxistes révolutionnaires), sur la base de la défense de l'URSS.⁴ Ce groupe était numériquement beaucoup plus réduit que le Mouvement ouvrier socialiste-révolutionnaire. Il publiait un journal : *De Roode October* (" Octobre rouge ") tiré à seulement 2.000 exemplaires. Parmi les dirigeants du CRM, on retrouvait Max Perthus, qui avait été libéré de prison. L'ancienne fraction trotskyste du MLL Front se trouvait donc reconstituée. Les éléments les plus jeunes du Front, plus activistes, rejoignaient en majorité le CRM. Logiquement, ce dernier se rattachait à la IV^e Internationale, dont il se proclamait section aux Pays-Bas en juin 1945.

Cette ultime scission était la conséquence de l'affrontement entre deux positions inconciliables : l'une qui défendait les positions internationalistes prises en juillet 1941 par Sneevliet et ses camarades; l'autre qui marchait dans la guerre en soutenant la Russie, et par conséquent le bloc militaire des Alliés.

D'autres raisons ont pu jouer dans la scission, à la fois organisationnelles et personnelles. Lors de l'été 1942, Poppe avait pris soin de former une nouvelle direction en éliminant tous les partisans de la défense de l'URSS. D'autre part, ayant été apparemment la dernière personne à voir Sneevliet avant son arrestation, Poppe apparaissait pour certains peu sûr, sinon suspect.⁶

Dans les faits, l'organisation constituée autour de Stan Poppe était parfaitement préparée à la clandestinité, et put poursuivre son travail politique jusqu'à la fin de la guerre; presque sans arrestations, en partie grâce à Molenaar l'un des plus habiles confectionneurs de faux papiers et de cartes de ravitaillement pour les militants clandestins.⁷

A la fin de l'été, le groupe qui comptait une cinquantaine de militants commença à éditer un bulletin ronéoté, avec plus au moins de régularité : *Spartacus*. Ce dernier était l'organe du " Communistenbond Spartacus " (Union communiste Spartacus). Plusieurs brochures furent éditées qui montraient un niveau théorique plus élevé que dans le MLL Front. Vers la fin de l'année 1944, *Spartacus* devenait un organe théorique mensuel. A partir d'octobre 1944 et jusqu'à mai 1945, était diffusée sous forme de pamphlet une feuille hebdomadaire sur l'actualité immédiate : *Spartacus - actuele berichten* (" Nouvelles actuelles ").

Politiquement, les membres du Bond étaient plus aguerris car plus anciens que les éléments trotskystes, et plus formés théoriquement. Beaucoup d'entre eux avaient milité dans le NAS, dont ils avaient gardé tout un esprit syndicaliste-révolutionnaire. Ainsi Anton (Toon) van den Berg, militant de l'OSP puis du RSAP, avait dirigé le NAS à Rotterdam jusqu'en 1940. Autour de lui se formait le groupe de Rotterdam du Communistenbond, qui se caractérisa toujours jusqu'au lendemain de la guerre par un esprit activiste. D'autres militants, enfin, avaient tout un passé politique, marqué moins par le syndicalisme que par le socialisme de gauche, qu'ils avaient rejeté au sein même du MLL Front. Tel était le cas de Stan Poppe.

Stan Poppe (1899-1991) avait joué un rôle important dans l'OSP. Il se trouvait à la direction de ce parti, dans la fonction de secrétaire. Lors de la fusion avec le RSP, il était devenu membre du Bureau politique du RSAP. Nommé en 1936 secrétaire-trésorier de ce parti, il avait été délégué - avec Ab Menist - en décembre à la conférence du Centre pour la IV^e Internationale. Membre du Bureau politique en 1938, il était en 1940 l'un des responsables du MLL Front. Dans le Front, comme plus tard dans le Communistenbond Spartacus, il était connu sous le pseudonyme de Tjeerd Woudstra. Son orientation politique était encore un mélange de léninisme et de conseillisme.

La plupart des militants venaient de l'ancien RSAP, sans être passés par le mouvement trotskyste, d'ailleurs très faible aux Pays-Bas. Nombre d'entre eux continuèrent - après la guerre - à militer dans le Bond, et même jusqu'à la fin de leur vie, tels Bertus Nansink (mort en 1984) et Wiebe van der Wal. D'autres, comme Jaap van Otterloo, Jan Vastenhouw et Cees van der Kuil le quittèrent après 1950.

Cependant, pendant deux ans encore, l'évolution de " Spartacus " se signala par des ambiguïtés politiques qui prouvaient que l'esprit du RSAP n'avait pas totalement disparu. Les réflexes socialistes de gauche se manifestèrent encore lors de prises de contact avec un groupe social-démocrate qui avait quitté le SPAP au début de la guerre, et dont la personnalité marquante était W. Romijn. Ce dernier - à la fin de l'année 1943 - avait écrit - sous le pseudonyme de Socius, une brochure où il se prononçait pour un soutien "tactique" de la lutte militaire des Alliés. Spartacus attaqua durement cette position et renonça aux négociations de fusion avec Romijn.⁸ Le fait même qu'il y eut des propositions de fusion avec ce groupe montrait que le Bond était encore très éloigné des communistes de conseils qui avaient toujours dénoncé comme contre-révolutionnaires les groupes socialistes. Cette persistance à chercher des contacts avec des socialistes de gauche se retrouve encore en novembre 1944, lorsque pendant quelque temps un travail commun est mené avec le groupe " De Vonk " (cf. chapitre précédent), travail qui finalement échoua, compte tenu des divergences politiques.

Avec le courant trotskyste officiel la rupture organisationnelle était consommée. Il n'en alla pas de même avec ses tendances de gauche. Poppe eut au cours de l'année 1944 deux réunions avec le groupe *Contre*

le courant (Tegen de Stroom) de Georges Vereeken. Bien que celui-ci refusa la défense de l'URSS en juin 1941, il restait lié au Comité communiste internationaliste français d'Henri Molinier ; il devait d'ailleurs s'intégrer dans la IV^e Internationale, après la guerre.⁹ Plus significatif était le fait que même au sein du Bond Spartacus les dernières hésitations sur la défense de l'URSS n'avaient pas été totalement levées. Une petite partie de l'organisation - contre la défense du camp russe dans la présente guerre - se prononçait pour cette défense en cas d'une troisième guerre mondiale entre les Alliés occidentaux et l'URSS.¹⁰

Aussi, pendant deux ans - jusqu'à ce que l'apport théorique de l'ex-GIC devint prépondérant - le Bond essaya de clarifier ses positions politiques. Son activité consista en grande partie à réaliser un travail théorique, sous forme de brochures, lequel reposait en grande partie sur les épaules de Bertus Nansink et surtout de Stan Poppe.

Ce travail théorique s'explique en partie par la période qui était loin - après la défaite de la grève de février 1941, les déportations de travailleurs, l'extermination des prolétaires juifs par le nazisme dans ses camps - d'être favorable à une explosion révolutionnaire, comme en Italie en 1943. Les ouvriers néerlandais étaient pris entre le marteau et l'enclume : la répression nazie et de ses collaborateurs et l'adhésion à des mouvements nationalistes de résistance, qui tâchèrent de détourner d'un terrain de classe les grèves ouvrières qui éclatèrent en 1943. La classe ouvrière néerlandaise se vidait de sa substance par les déportations et la répression renforcée.

En février 1943 des razzias avaient été effectuées pour recruter de force des ouvriers destinés à travailler en Allemagne. Le 11 mars 1943, un décret était publié ordonnant aux étudiants de signer une déclaration de loyauté et leur volonté de travailler en Allemagne une fois achevées leurs études. Le 24 mars 1943 les médecins hollandais se démisèrent de leurs fonctions pour protester contre les pressions allemandes sur leur profession.

Il s'agissait pour Himmler dès février 1943 de réinternier 300.000 soldats de l'ancienne armée, qui avaient été démobilisés en juin 1940 (décret publié le 29 avril). En réponse éclatèrent des grèves sauvages,

s'étendant à tout le pays sauf chez les cheminots. Le premier mai était proclamé l'état d'urgence et à la suite il y eut de sanglantes représailles de la Gestapo : fusillades dans les rues, exécutions d'ouvriers, et même arrestations de directeurs d'usine pour les rendre responsables de la reprise du travail. A Maastricht et dans le Sud (Limbourg), le clergé catholique encouragea le mouvement de grève en collaboration avec les groupes illégaux. Le mouvement ouvrier resta prisonnier de son insertion dans un vaste front "interclassiste" de résistance aux exigences féroces de l'occupant, disposant d'un solide appareil de répression.

Le 7 mai 1943 plus de 80 sentences de mort avaient été exécutées et 60 personnes étaient tuées par des tirs au hasard dans les rues. Le même jour, était publié un ordre des autorités d'occupation obligeant les hommes de 18 à 35 ans à être enregistrés dans un des "offices d'échange de travail".

Les dernières grèves importantes éclatèrent en 1944, mais sous la conduite de la Résistance hollandaise et des orangistes de Londres. Le 17 septembre 1944, les cheminots stoppèrent le travail sur instructions du gouvernement orangiste hollandais à Londres. (10 bis).

L'action des membres du Spartacusbond dans cette période fut surtout théorique, faute de pouvoir s'insérer dans une lutte de classe contre la guerre. C'est pourquoi les textes du Bond se concentrèrent sur la période historique vécue par le capitalisme mondial.

La brochure de Stan Poppe sur *Les perspectives de l'impérialisme après la guerre en Europe et la Tâche des socialistes-révolutionnaires* fut écrite en décembre 1943 et parut en janvier 1944.¹¹ Le texte, très influencé par le livre de Lénine *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, se réclamait du "socialisme scientifique de Marx, Engels, Lénine" et non de Rosa Luxemburg.

Selon Poppe, la cause de la guerre mondiale était "la crise générale du capitalisme" depuis 1914. Dans un sens léniniste, Poppe définissait la nouvelle période de crise comme impérialiste et monopoliste :

" Cette phase ultime, la plus haute, Lénine la définissait comme impérialiste. L'impérialisme est le côté

politique de la société produisant selon un mode capitaliste monopoliste. ”

Cette référence à Lénine est particulièrement intéressante, quand on sait que par la suite les “conseillistes” de *Spartacus* se définirent comme antilélinistes.

On peut voir déjà, pourtant, une certaine réflexion théorique percer sous la référence quasi scolaire à Lénine. Poppe comprend la crise comme une crise de surproduction. Celle-ci se traduit par le capitalisme d’État, aboutissement de la phase du monopole, dont l’expression est l’économie d’armements. Celle-ci envahit la production et “le système (capitaliste) ne peut être secouru que par la guerre et par la production pour la guerre”. Cependant, le raisonnement de Poppe s’arrête là. A aucun moment, il ne parle, dans sa contribution, de la Russie comme capitaliste d’État. Au contraire, il affirme que l’URSS “est soustraite à l’emprise du monopole production capitaliste - et à la domination du marché” qu’elle est “le seul adversaire étatique organisé de l’impérialisme”. Une telle position était d’autant plus surprenante que Poppe avait été l’un de ceux qui, dans le MLL Front, avait caractérisé l’URSS comme capitaliste d’État. Contradictoire était donc la dénonciation dans ce texte des mesures de capitalisme d’État dans tous les pays, “ qu’ils soient démocratiques ou autocratiques, républicains ou monarchistes ”, sauf en URSS.

Plus lucide était l’analyse du conflit en Europe : “ La guerre touche à sa fin. La défaite militaire de l’Allemagne et de ses alliés n’est pas une spéculation mais un fait. ” Poppe, par un paradoxe de style, considérait que la Deuxième guerre mondiale se prolongeait par une troisième guerre mondiale en Asie, mettant aux prises le Japon et le camp anglo-américain pour la domination des colonies.

Un peu comme Bordiga, après 1945, Poppe considérait que la guerre menait à la fascisation des démocraties occidentales, sur le plan politique¹² :

“ La guerre impérialiste est - sur le plan de la politique extérieure - l’autre face de l’exploitation monopolistique de la force de travail, tandis que - en politique intérieure - la démocratie bourgeoise, forme de vie du même ordre social, est comme le fascisme. ”

Les démocraties trouveront - en cas de crise révolutionnaire dans le fascisme " leur propre futur ", sinon s'imposera en économie une forme de néo-fascisme :

" Sous l'apparence de la terminologie, il n'y aura plus de fascisme, mais dans les faits nous vivrons son deuxième âge d'or. Au cœur de la politique sociale néo-fasciste il y aura la dégradation du revenu ouvrier, conséquence nécessaire de la politique de déflation. "

Ayant en tête l'exemple des années 1930, Poppe pensait que la crise ouverte du capitalisme se poursuivrait après la guerre. En effet, il n'y aurait pas de " conjoncture de reconstruction, sinon très courte et extrêmement modeste ".

L'alternative pour le prolétariat était " entre le socialisme ou la chute dans la barbarie ". c'est-à-dire entre la révolution prolétarienne ou la guerre. Faisant cette constatation, le texte se garde de faire des pronostics. Il souligne que la guerre " pour la reconquête et la sauvegarde de l'Indonésie et de l'Extrême-Orient " implique " la perspective d'une guerre inévitable contre l'Union soviétique elle-même ", soit au cours de la " troisième guerre en Orient soit à l'occasion d'une quatrième guerre mondiale ".

Néanmoins, " la crise générale du capitalisme fait mûrir la crise révolutionnaire du système ". Cela n'implique pas que la " révolution surgisse automatiquement " : " Elle dépend de l'intervention consciente de la classe révolutionnaire au cours du processus (révolutionnaire). "

Théoriquement, Poppe définissait la révolution comme la mise en place de la dictature du prolétariat et la dissolution " de cette dictature et de l'État lui-même ". Cette dictature sera celle des conseils d'usine qui formeront " les conseils centraux de pouvoir ". Il est intéressant de noter que sont exclus ici les soviets de paysans. Dans " la lutte pour le pouvoir " qui n'est autre que " la lutte pour et avec les conseils " le prolétariat d'usines est le cœur de la révolution. Dans une vision très " gramscienne ", Poppe donnait comme exemple de " lutte révolutionnaire " pour le pouvoir l'occupation des usines, à l'instar de l'Italie en 1920. (13)

Symptomatique est la séparation faite entre la révolution des conseils dans les pays industrialisés et l'appel

lancé au soutien des “ luttes de libération nationale ” :

“ Il ne peut point y avoir de politique socialiste en Europe et en Amérique sans la proclamation de la pleine indépendance des anciens peuples coloniaux. ”

Dans la question coloniale, Poppe reprend à son compte les positions de Lénine sur le “ droit des peuples à l'autodétermination ”. Il ne semble pas que ces positions de Poppe reflétassent l'opinion de tous les militants : en 1940, Jan Vastenhouw - alors membre du MLL Front - avait fermement attaqué la conception de Lénine dans un bulletin interne.

Poppe va cependant très loin dans son analyse; non seulement il considère que “ la tâche (des révolutionnaires socialistes) est naturellement d'appeler les ouvriers de tous les pays à chasser les Japonais des territoires occupés par ceux-ci en Chine et en Indonésie ”, mais il proclame la nécessité de cette “ libération ” sous la bannière de l'URSS. Mais Poppe ne parle pas d'une URSS stalinienne, mais d'une URSS libérée - grâce à l'instauration du pouvoir des conseils en Europe par les ouvriers et, les paysans du stalinisme. Dans cette optique - mélange de fantasmes révolutionnaires et de croyance, il y aurait guerre de “ libération nationale ” révolutionnaire :

“ Si les socialistes ne se trompent pas dans leur prévision, alors cela signifie que l'Union soviétique devient le facteur le plus important aussi dans la lutte contre l'impérialisme japonais. Une Union soviétique qui peut s'appuyer sur l'alliance du pouvoir des conseils des autres peuples au lieu des traités douteux avec les gouvernements capitalistes; une Union soviétique qui se sait soutenue sur ses arrières par un système d'Unions des conseils européens et par la solidarité du prolétariat guidé par le socialisme révolutionnaire doit aussi - sans le secours des armes anglaises et américaines être capable de chasser les impérialistes japonais du Mandchu-kuo et des autres parties de territoire de la République chinoise, de même que de l'Indonésie. ”

Cette idée d'une guerre de libération révolutionnaire s'apparentait à la théorie de la guerre révolutionnaire lancée en 1920 depuis Bakou par le Komintern. On ne peut manquer de constater ici, cependant, que la

libération préconisée par Poppe à la pointe des baïonnettes est plus nationale sinon nationaliste – puisqu'elle se propose de restaurer l'intégrité territoriale de la " République de Chine " que révolutionnaire. Elle apparaît comme une guerre nationale bourgeoise, à l'image des guerres de la Révolution française, qui instaure et non détruit le cadre national . La théorie de Poppe des conseils ouvriers est une théorie nationale des conseils fédérés en Unions. Ici, la conception de la " lutte de libération nationale " est le corollaire d'une conception où la révolution ouvrière qui fait surgir les conseils ouvriers est nationale.

Les postulons de Poppe et du Communistenbond sont donc encore très éloignées de celles du communisme des conseils. Elles sont encore un mélange syncrétique de léninisme, de trotskysme, voire de gramscisme. Et cela d'autant plus que jusqu'à l'été 1944, le Bond sera incapable d'avoir une position théorique sur la nature de l'URSS.

C'est finalement par des discussions menées au cours de l'été 1944 avec d'anciens membres du GIC que l'union communiste Spartacus s'oriente définitivement vers le communisme des conseils. Quelques membres du Bond prirent contact avec Henk Canne-Meijer, B.A. Sijes, Jan Appel, Theo Maassen, Bruun van Albada pour leur demander de travailler dans leur organisation. ils acceptèrent de contribuer théoriquement par la discussion et par écrit (15); mais ils ne voulaient en aucun cas ni dissoudre leur propre groupement ni adhérer immédiatement au Bond. Ils étaient encore très méfiants vis-à-vis de la nouvelle organisation marquée par une tradition " léniniste ". Ils voulaient auparavant voir dans quelle mesure le Bond s'orienterait vers le communisme des conseils. Peu à peu Ils participèrent aux activités rédactionnelles et d'intervention, en ayant un statut hybride de "hôtes " (15). Ils évitaient de prendre partie dans les questions organisationnelles du Bond et ne participaient pas aux réunions lorsque de telles questions étaient soulevées. C'est au début de 1945 qu'ils devinrent membres à part entière de l'organisation, une fois constaté l'accord théorique et politique, Theo Maassen et Van Albada firent partie de la Commission politique du Bond.

Le fruit d'une maturation politique du Bond fut la brochure, publiée en août 1944 : *De Strijd om de macht* (La lutte pour le pouvoir). Cette brochure se prononçait contre toute activité de type parlementaire et syndical, et

préconisait la formation de nouveaux organes prolétariens, antisyndicaux, nés de la lutte spontanée : les conseils d'usine, base de la formation des conseils ouvriers. La brochure constatait, en effet, que les changements dans le mode de production capitaliste entraînaient des modifications structurelles au sein de la classe ouvrière et donc mettaient à l'ordre du jour de nouvelles formes d'organisation ouvrières correspondant au surgissement d'un "nouveau mouvement ouvrier".

A la différence de l'ancien GIC, le Bond - dans cette brochure - préconisait la formation d'un parti révolutionnaire et d'une Internationale. Cependant, à la différence du trotskysme, il était souligné qu'un tel parti ne pourrait surgir qu'à la fin de la guerre, et de lui-même, lorsque seraient formés les organes de lutte du prolétariat.

LE BOND DE 1945 A 1947

a. Composition, organisation et activités du groupe Spartacus

Lorsqu'en mai 1945, le " Communistenbond Spartacus " publie légalement sa revue mensuelle *Spartacus*, il ne peut plus être considéré comme une continuation du MLL Front. Avec l'apport militant des membres du G.I.C. il est devenu une organisation communiste des conseils. Comme devait le noter en 1946, Henk Canne-Meyer : " Le Spartacusbond actuel ne peut être considéré comme une continuation directe du RSAP. Sa composition est différente et dans beaucoup de questions, la prise de positions est autre ... Beaucoup qui auparavant appartenaient au RSAP ne se sont pas joints à " Spartacus ", alors que quelques-uns purent être attirés par les trotskistes. Mais ils ne sont pas nombreux, car les trotskystes de toute façon ne sont pas nombreux. " (17)

En importance, " Spartacus " était la première organisation révolutionnaire en Hollande, et portait donc une lourde responsabilité politique au niveau international dans le regroupement des révolutionnaires en Europe, cloisonnés par l'occupation et de nouveau à la recherche de liens internationaux. Cette possible de devenir un pôle de regroupement dépendant autant de la solidité de l'organisation, de son homogénéité politique et théorique, que d'une claire volonté de sortir des frontières linguistiques de la petite Hollande.

Numériquement le Bond était relativement fort pour une organisation révolutionnaire, surtout dans un petit pays. En 1945, il comptait une centaine de militants ; il avait à la fois une revue théorique mensuelle et un journal hebdomadaire, dont le tirage était de 6.000 exemplaires. (18) Il était présent dans la plupart des grandes villes, et en particulier dans les centres ouvriers d'Amsterdam et de Rotterdam, où la tradition communiste des conseils était réelle.

Cependant, l'organisation était loin d'être homogène. Elle rassemblait d'anciens membres du MLL Front, du GIC, mais aussi d'anciens syndicalistes du NAS d'avant guerre. Au Bond s'étaient aussi adjoints des Monarchistes de l'ancien " Mouvement socialiste libertaire ". Beaucoup de jeunes enfin avaient rejoint " Spartacus ", mais sans expérience politique ni formation théorique. Il y avait donc une union d'éléments de différentes origines mais pas véritablement une fusion, condition même de la création d'un tissu organisationnel homogène. Les tendances centrifuges - comme on le verra plus loin étaient donc fortes. Les éléments libertaires véhiculaient des conceptions anti-organisation. Les ex-syndicalistes, particulièrement actifs autour de Toon van den Berg à Rotterdam, étaient très activistes et ouvriéristes. Leur conception était plus syndicaliste que politique. D'autre part, les jeunes avaient une propension - découlant de leur immaturité politique - à suivre l'une de ces deux tendances, et particulièrement la première.

Organisationnellement, le Bond n'avait rien à voir avec l'ancien GIC qui se concevait comme une fédération de groupes de travail. Le Bond était une organisation centralisée et le restera jusqu'en 1947. Son organisation était composée de noyaux (*Kerne*) ou sections locales de 6 membres, coiffées par des sections territoriales ou urbaines. Le comité exécutif de 5 membres représentait l'organisation à l'extérieur et était responsable devant le congrès du Bond, qui était l'instance suprême. Comme dans toute organisation révolutionnaire digne de ce nom, elle avait des organes de travail élus : une commission politique regroupant la rédaction et chargée des questions politiques; une commission d'organisation pour les tâches courantes; une commission de contrôle chargée de vérifier que les décisions prises étaient appliquées; une commission de contrôle financier. En tout, en 1945, il y avait entre 21 et 27 personnes dans les organes centraux.

L'adhésion à l'organisation était clairement définie par les statuts adoptés en octobre 1945. (19). Le Bond

qui avait alors une conception très haute de l'organisation ne voulait accepter de nouveaux membres qu'avec la plus grande prudence et exigeait d'eux " la discipline d'un parti centraliste-démocratique " (20). Le Bond, en effet, renouait avec la tradition du KAPD.

De cette tradition, cependant, le Communistenbond reprenait certains aspects les moins favorables à l'accomplissement de son travail. Centralisé par ses organes, le Bond était décentralisé au niveau local. Il considérait que chaque " noyau est autonome dans sa propre région ". (20 bis) Visant à une " décentralisation du travail ", il était inévitable que celle-ci entre en contradiction avec le centralisme de l'organisation.

D'autre part, le Bond véhiculait certaines conceptions de l'organisation qui s'étaient épanouies dans les grandes organisations politiques de masses du passé. L'organisation était encore conçue comme une organisation de " cadres "; d'où la formation, décidée lors de la conférence des 21 et 22 juillet 1945, d'une " école de cadres marxistes ". A la périphérie gravitaient les " Associations des amis de Spartacus " (V.S.V.). Le Bond trouvait dans le VSV son organisation de jeunesse autonome. Composée de jeunes entre 20 et 25 ans, cette organisation parallèle était en fait une organisation de jeunes sympathisants. Bien que n'ayant pas de devoirs vis-à-vis du Bond, ils devaient participer à la propagande et contribuer financièrement. Un tel flou entre militants et sympathisants ne contribua pas peu à renforcer les tendances centrifuges au sein de l'organisation.

Un autre exemple du poids du passé est à trouver dans la création en août 1945 d'une " Aide ouvrière " (*Arbeidershulp*). Il s'agissait de créer dans les entreprises un organisme, ou plutôt une caisse de secours, pour aider financièrement les ouvriers en grève. En filigrane, Il y avait l'idée que le Communistenbond devait diriger la lutte des ouvriers et se substituer à leurs efforts spontanés de s'organiser. Néanmoins, l'Aide ouvrière " n'eut qu'une brève existence. La discussion sur le parti, générale dans le Bond, permit de préciser quelle était la nature et la fonction de l'organisation politique des révolutionnaires.

" Spartacus " pensait en effet que les luttes ouvrières qui éclataient à la sortie de la guerre auguraient d'une

période révolutionnaire., sinon dans l'immédiat,- du moins dans le futur. En avril 1945 la conférence du Spartacusbond proclamait la nécessité d'un parti et le caractère provisoire de son existence comme organisation nationale :

“ Le Bond est une organisation provisoire de marxistes, orientée vers la formation d'un véritable parti communiste international, lequel doit surgir de la lutte de la classe ouvrière. ” (21)

Il est remarquable que cette déclaration posait la question de la naissance d'un parti en période révolutionnaire. Une telle conception était à l'inverse de celles des trotskystes des années 30, puis des bordiguistes après 1945 qui faisaient du moment de ce surgissement une question secondaire et considéraient que le parti était le produit d'une simple volonté. Il suffisait de le “ proclamer ” pour qu'il existât. Non moins remarquable était l'Adresse inaugurale ” - votée à la conférence de juillet - adressée aux groupes révolutionnaires internationalistes. Elle excluait le CRM trotskyste de Hollande, avec lequel la conférence rompit tout contact, en raison de leur position de “ défense de l'URSS ”. (22) Enfin, elle était un appel au regroupement des différents groupes de la Gauche communiste qui rejetaient la vision de la prise du pouvoir par un parti :

“ C'est dans et par le mouvement même que peut naître une nouvelle Internationale communiste, à laquelle les communistes de tous les pays - débarrassés de la domination bureaucratique mais aussi de toute prétention à briguer le pouvoir pour leur propre compte peuvent participer. ” (23)

On doit cependant constater que cet appel au regroupement des révolutionnaires internationalistes ne se traduisit que par des mesures limitées. La conférence décida d'établir un Secrétariat d'information à Bruxelles dont la tâche était de prendre contact avec divers groupes et d'éditer un Bulletin d'information. En même temps, le contact était repris pour un temps très bref avec le groupe de Georges Vereeken. Il était évident que les positions de son groupe “ Contre le courant ” (*Tegen de stroom*) (24) étaient incompatibles avec celles du Bond. Mais le fait même de reprendre contact notait une absence de critères politiques dans la délimitation des groupes communistes internationalistes d'autres groupes confus ou anarchistes. Cette

même absence de critères se retrouvera en 1947, lors d'une conférence internationale tenue à Bruxelles.

b) Le congrès de décembre 1945. Les *Thèses sur le parti*

La préparation du Bond au surgissement d'un parti impliquait que la plus grande homogénéité se fasse dans l'organisation sur la conception théorique du parti. C'est pourquoi furent écrites et discutées pour le congrès des 24-26 décembre 1945 des *Thèses sur la tâche et la nature du parti* (25). Elles furent adoptées par le congrès et publiées en brochure en janvier 1946 (26). Il est très significatif qu'elles furent rédigées par un ancien membre du GIC : Bruun van Albada. Ce fait même montrait l'unanimité qui existait alors dans le Bond sur la question, et surtout traduisait le rejet explicite des conceptions qui avaient régné dans le GIC au cours des années 30. La tenue de réunions publiques sur le thème du parti, au cours de l'année 1946, montre l'importance que les thèses revêtaient pour l'organisation.

Les Thèses sont centrées sur le changement de fonction du parti entre la période d'ascendance du capitalisme appelée période du " capitalisme libéral " - et la période de décadence qui suit la première guerre mondiale période de domination du capital d'État. Bien que les concepts d'ascendance et de décadence du capitalisme ne soient pas utilisés, le texte souligne avec force le changement de période historique qui implique une remise en cause des vieilles conceptions du parti:

“ La critique actuelle des vieux partis n'est pas seulement une critique de leur pratique politique ou des procédés des chefs, mais une critique de toute la vieille conception du parti. Elle est une conséquence directe des changements dans la structure et dans les objectifs du mouvement de masse. La tâche du parti (révolutionnaire) est dans son activité au sein du mouvement de masse du prolétariat. ”

Les Thèses, de façon historique, montrent que la conception d'un parti ouvrier agissant sur le modèle des partis bourgeois de la Révolution française et non distinct des autres couches sociales est devenue caduque avec la Commune de Paris. Le parti ne vise pas la conquête de l'État mais sa destruction :

“ Dans cette période de développement de l'action de masse, le parti politique de la classe ouvrière allait

jouer un rôle beaucoup plus grand. Parce que les ouvriers n'étaient pas encore devenus la majorité écrasante de la population, le parti politique apparaissait encore comme l'organisation nécessaire, qui doit œuvrer à entraîner la majorité de la population dans l'action des ouvriers, tout à fait de la même façon que le parti de la bourgeoisie a agi dans la révolution bourgeoise; parce que le parti prolétarien devait être à la tête de l'État, le prolétariat devait conquérir le pouvoir d'État. ”

Montrant l'évolution du capitalisme après 1900, “ période de prospérité croissante du capitalisme ”, les Thèses montrent le développement du réformisme dans la social-démocratie. Elles ont tendance à rejeter les partis de la II^e Internationale après 1900, étant donné leur évolution vers l'opportunisme parlementaire et syndical. Et elles ignorent la réaction des gauches communistes (Lénine, Luxemburg, Pannekoek) en leur sein. Montrant très bien le “ semblant de pleine démocratie ” de la social-démocratie classique et la “ complète scission entre la masse des membres et la direction du parti ”, les Thèses concluent négativement et ne montrent pas l'apport positif de l'organisation pour le mouvement ouvrier de l'époque :

“ Le parti politique cesse d'être une formation de pouvoir de la classe ouvrière. Il devient la représentation diplomatique des ouvriers dans la société capitaliste. En opposition loyale, il participe au Parlement, participe à l'organisation de la société capitaliste. ”

La Première guerre mondiale ouvrait une nouvelle période, celle de la Révolution prolétarienne. Les Thèses considèrent que c'est la paupérisation absolue du prolétariat et non le changement de période qui est à l'origine de la révolution. On voit mal en quoi la période révolutionnaire de 1917-1923 se distinguait de 1848, période de “ paupérisation absolue ” caractéristique de la situation du prolétariat naissant :

“ L'éclatement de la guerre mondiale signifia qu'à la phase de paupérisation relative succédait celle de la paupérisation absolue. Cette nouvelle évolution doit par la force des choses pousser les ouvriers dans une opposition révolutionnaire au capital. Aussi, en même temps, les ouvriers entraient en conflit avec la social-démocratie. ”

Les Thèses ne manquent pas de souligner les apports positifs de la vague révolutionnaire de l'après-guerre :

naissance spontanée “ d’organisations d’entreprise et de conseils ouvriers comme organes de la démocratie ouvrière à l’intérieur des entreprises et organes de la démocratie politique locale ”. Les Thèses, cependant, minimisent la porte révolutionnaire de 1917 en Russie; elle ne semble voir que la contre-révolution et le capitalisme d’État. Elles voient même dans la révolution l’origine de la contre-révolution stalinienne. Le processus de dégénérescence est nié et les ouvriers russes sont ainsi rendus responsables de l’échec de la révolution russe. Ainsi, le développement du “ socialisme d’État ” (c’est-à-dire le capitalisme d’État) est considéré “ comme résultat de la lutte révolutionnaire des paysans et des ouvriers ”.

Cependant, c’est avec lucidité que les Thèses notent l’effet pernicieux de la confusion entre socialisme et capitalisme d’État dans les rangs ouvriers de l’époque. Cette confusion empêcha la pleine maturation de la conscience révolutionnaire:

“ ... par la Révolution russe, la conception socialiste d’État se para d’une auréole révolutionnaire et cela ne contribue pas peu à entraver la réelle prise de conscience des ouvriers. ” (27)

Le rejet implicite de la Révolution russe et de l’apport du parti bolchevik en 1917 amène le rédacteur des Thèses à établir une identité entre le bolchevisme révolutionnaire des débuts et le stalinisme. Pour lui, il n’y a pas de différence entre bolchevisme et social-démocratie, “ sinon de méthode ” pour établir une “ économie planifiée par l’État ”.

Plus originale est la définition du rôle du parti et des révolutionnaires dans leur intervention. Reprenant la conception du KAPD des années 20, le Bond souligne que le rôle du parti n’est ni de guider, ni d’éduquer, ni de se substituer à la classe ouvrière :

“ Le rôle du parti est maintenant restreint à celui d’une organisation de clarification et de propagande. Il n’aspire pas d’avantage à instaurer une domination sur la classe. ”

La genèse du parti dépend étroitement des changements dans le capitalisme - où la période “ de capitalisme libéral est définitivement close ” - et de la transformation de la conscience de classe des ouvriers. La lutte

révolutionnaire, qui fait surgir le parti, est avant tout une lutte contre l'État produite par l'action de masses, et une lutte consciente pour l'organisation :

“ L'État est devenu clairement l'ennemi mortel de la classe ouvrière... Dans tous les cas, la lutte des ouvriers se déroule en opposition inconciliable avec cet État, non seulement contre les gouvernements mais contre l'ensemble de l'appareil (d'État), vieux partis et syndicats inclus... Il y a un lien indestructible entre les trois éléments de la lutte d'émancipation des ouvriers : l'essor de l'action de masse, l'essor de l'organisation et l'essor de la conscience. (11)

Les Thèses établissent une interaction dialectique entre le développement de l'organisation révolutionnaire et la lutte révolutionnaire :

“ Ainsi se développe dans la lutte l'organisation, matériellement et spirituellement; et avec l'organisation se développe la lutte. ”

L'aspect le plus significatif des Thèses est de montrer le rôle positif du parti révolutionnaire dans les mouvements de masses et de définir le type de militant révolutionnaire correspondant à la nouvelle période.

- nécessité du parti : prise de conscience

Les Thèses montrent que le parti est nécessaire, car il est un produit dialectique du développement de la conscience de classe et par conséquent un facteur actif dans ce processus de développement. On est ici très loin de la vision “ conseilliste ” qui sera développée par la suite - où les révolutionnaires Inorganisés se dissolvent dans le “ mouvement de classe ”. Est rejetée aussi la conception bordiguiste qui, fait du parti un véritable état-major auquel les ouvriers sont subordonnés aveuglement. La nécessité du parti découle non d'un rapport de forces entre cette organisation et la classe, mais d'un rapport organique entre parti et classe, né du développement de la conscience de classe :

“ Dans le processus de prise de conscience par la lutte, où la lutte devient consciente d'elle-même, le parti a un rôle Important et nécessaire à jouer. En premier lieu il soutient cette prise de conscience. Les leçons qu'on doit tirer autant des victoires que des défaites - et dont les ouvriers, séparément, ont une conscience plus au moins claire - sont formulées par le parti et diffusées parmi les masses par le moyen de sa propagande. C'est “ l'idée ” qui, dès qu'elle s'empare des masses, devient une force matérielle. ”

“ Le parti n'est ni un état-major détaché de la classe ni le “ cerveau pensant ” des ouvriers; Il est le foyer où se focalise et s'exprime la conscience grandissante des ouvriers. ”

Si le parti et la classe sont dans un rapport organique de complémentarité dans une même unité de conscience. Ils ne sont pas identiques ni confondus. Le parti est l'expression la plus élevée de la conscience de classe du prolétariat, comme conscience politique et historique, et non comme conscience reflet de la lutte Immédiate (conscience Immédiate dans la classe). Le parti est donc une partie de la classe

“ Partie de la classe, la plus consciente dans la lutte et la plus formée, le parti a la capacité de comprendre le premier les dangers qui menacent (la lutte des ouvriers), de discerner le premier les potentialités des nouvelles organisations de pouvoir : il doit y lutter de façon telle que son opinion soit utilisée à fond par les ouvriers; il doit la propager par la parole, et s'il le faut par une intervention en acte, afin que son exemple fasse avancer la classe dans sa lutte. ”

On notera que cette conception du parti dans sa fonction propagandiste “ par les mots et par les faits ” est identique à celle du KAPD dans les années 20. Le Bond a Ici une conception presque volontariste du parti, où l'exemple de l'action du parti est un combat et même une incitation au combat. Cette définition du parti rejoint aussi celle (28) de Bordiga pour lequel un parti c'est un programme plus une volonté d'action. Mais dans la Gauche hollandaise, le programme est moins un ensemble de principes théoriques et politiques que la formulation de la conscience de classe, voire d'une somme de consciences ouvrières

“ Ce que ressent chaque ouvrier à savoir que la situation est Intenable et qu'il est absolument nécessaire de détruire le capitalisme, doit être synthétisé par le parti dans des formules claires. ”

les tâches du parti : théorie et praxis

Pour le Communistenbond, Il est clair qu'il ne peut être fait une séparation entre travail théorique et Intervention pratique. La théorie n'est pas définie comme une somme d'opinions individuelles mais comme une science. Comme le soulignait déjà le Bond en janvier 1945 : " Le matérialisme dialectique n'est pas seulement la seule méthode exacte mais aussi la seule méthode universelle de recherche." (29) Paradoxalement, c'est le scientifique Pannekoek qui rejette dans ses " *Conseils ouvriers* " l'idée de théorie matérialiste scientifique considérant qu'une organisation exprime des opinions variées sans résultat scientifique et sans méthode., Contrairement au Bond de la période 45-46, Pannekoek défend une méthode éclectique, c'est-à-dire rejette toute méthode d'investigation théorique, selon le principe 'qu'une somme d'unités donne une totalité. Il écrit en effet que " ... dans chacune de ces pensées diverses se trouve en fait une parcelle de la vérité, plus ou moins grande " (30). Au contraire, les Thèses affirment :

" Les questions doivent être examinées dans leur cohérence; les résultats doivent être exposés dans leur clarté et leur déterminisme scientifiques. "

De cette méthode découlent les tâches du Parti dans le prolétariat :

- tâche " d'éclaircissement " et non d'organisation, cette tâche étant celle des ouvriers dans leur lutte. La fonction d'organisation de la classe disparaît au profit d'une tâche de clarification de la lutte. Cette clarification est définie négativement comme une lutte idéologique et pratique contre " toutes les tentatives fourbes de la bourgeoisie et de ses complices de contaminer par leur propre Influence les organisations ouvrières ".

- tâche " d'intervention pratique dans la lutte de classe ". Sa réalisation découle de la compréhension par le parti qu'il ne peut " soustraire aux ouvriers leurs fonctions "

“ (Le parti) ne peut intervenir que comme partie de la classe et non en contradiction avec celle-ci. Sa position dans 1 intervention est uniquement de contribuer à l’approfondissement et à l’extension de la domination du pouvoir de la démocratie des conseils ...”

Cette fonction du parti n’implique pas la passivité. A la différence des “ conseillistes ” des années 50 et 60, le Spartacusbund n’avait pas peur de s’affirmer comme un “ aiguillon ” de la lutte de classe, qui prend des initiatives qui compensent les hésitations des ouvriers :

“ Quand les ouvriers hésitent à prendre certaines mesures, les membres du parti peuvent, comme ouvriers d’industrie révolutionnaires, prendre l’initiative et ils sont même tenus de le faire quand l’accomplissement de ces mesures est possible et nécessaire. Quand les ouvriers veulent remettre à une instance syndicale la décision de déclencher une action, les communistes conscients doivent prendre l’initiative pour une Intervention propre des ouvriers. Quand, dans une phase plus développée de la lutte, les organisations d’entreprise et les conseils ouvriers hésitent devant un problème d’organisation de l’économie les communistes conscients ne doivent pas seulement leur montrer la nécessité de cette organisation. Ils doivent aussi étudier eux-mêmes ces questions et convoquer des assemblées d’entreprise pour les discuter. Ainsi, leur activité se déroule dans la lutte et comme le moteur de la lutte, quand celle-ci stagne ou risque de s’égarer sur des voies de garage. ”

On ne manquera pas de relever, dans ce passage, une certaine interprétation ouvriériste de l’intervention dans les conseils ouvriers. Que les membres du parti interviennent comme “ouvriers d’industrie ” semble exclure que des “ communistes conscients ” - d’extraction intellectuelle - puissent défendre comme membres du parti devant les ouvriers leur point de vue. A ce compte-là, Marx, Lénine, Engels auraient été exclus. On sait qu’en 1918, Rosa Luxemburg fut privée du “ droit ” d’expression dans le Grand Conseil de Berlin, sous le prétexte qu’elle était une “ intellectuelle ”. Les défenseurs de la motion d’exclusion étaient les membres du SPD conscients du poids politique de Luxemburg. Ici, les Thèses semblent concevoir que les “ intellectuels ” membres du Parti seraient “ étrangers ” au prolétariat, bien que le Parti soit défini comme “une partie de la classe ”.

D'autre part, il est caractéristique que l'intervention du Parti dans les conseils soit centrée d'emblée sur les problèmes économiques de la période de transition : gestion de la production et " organisation de l'économie par la démocratie des conseils ouvriers, dont la base est le calcul du temps de travail ". En affirmant que " la nécessité de l'organisation d'une économie communiste planifiée doit être démontrée clairement ", le Spartacusbund manifeste une tendance à sous-estimer les problèmes politiques qui se posent en premier dans la révolution prolétarienne, à savoir la prise du pouvoir par les conseils, comme préalable d'une période de transition vers le communisme.

Le fonctionnement du parti

Les Thèses passent sous silence la question de la centralisation du Parti. Ne sont abordées ni la question des fractions et des tendances ni la question de la démocratie Interne. Le Bond manifeste une tendance à idéaliser l'homogénéité du Parti. Tout comme le PCInt bordiguiste de l'après-guerre (31), il ne conçoit pas que des divergences puissent surgir dans l'organisation. Mais alors que le parti " bordiguiste " trouve des " garanties " contre les divergences dans un idéal de " programme " immuable, le Spartacusbund croit les trouver dans l'existence de militants idéaux. Le militant, selon le Bond, est celui qui est toujours capable d'autonomie de compréhension et de jugement

" (Les membres du Parti) doivent être des travailleurs autonomes, ayant leur propre faculté de comprendre et de juger. "

Cette définition du militant apparaît comme un " impératif catégorique " et une éthique individuelle à l'intérieur du Parti. Il est à souligner que le Bond pense qu'une composition professionnelle entièrement prolétarienne et la haute qualité de chaque militant mettent le Parti à l'abri des risques d'une dégénérescence bureaucratique. Cependant, une composition entièrement ouvrière était-elle une garantie ? La composition " ouvrière des partis communistes des années 20 et 30 ne les a pas mis à l'abri de la bureaucratisation stalinienne, et l'organisation du Parti en cellules d'ouvriers d'usine a étouffé la capacité politique de " compréhension et de jugement " des militants (32), fussent-ils les meilleurs. D'autre part, dans

un parti révolutionnaire, il n'y a pas d'égalité formelle de capacités. L'égalité réelle, n'est-elle pas politique par le fait que le Parti est un corps politique avant tout dont la cohésion se reflète dans chacun de ses membres ? C'est ce corps qui permet aux militants de tendre individuellement vers une homogénéité politique et théorique.

Plus profond est le rejet par le Bond d'une discipline jésuitique de cadavre le fameux *perinde ac cadaver* de la Société de Jésus qui brise les convictions profondes de chaque militant :

“ Liés aux conceptions générales et principielles du Parti qui sont en même temps leurs propres conceptions, (les militants) doivent défendre et appliquer celles-ci dans toutes les circonstances. Ils ne connaissent pas la discipline de cadavre de la soumission sans volonté aux décisions. Ils ne connaissent que l'obéissance par conviction intime, issue d'une conception fondamentale et, dans un conflit au sein de l'organisation, c'est cette conviction qui tranche. ”

Ainsi est acceptée une discipline de l'organisation librement consentie, qui découle de la défense des positions principielles du Parti. C'est cette notion de discipline qui fut par la suite rejetée quelques années plus tard par le Bond sous le prétexte qu'elle s'opposait à la libre activité de chacun comme “ homme libre pensant par lui-même ”.

Une idée très importante se trouve exposée dans les Thèses. Le parti n'est pas seulement un programme, mais Il est composé d'hommes animés par la passion révolutionnaire. C'est cette passion, que le Bond appelle “ conviction ”, qui prémunirait le Parti contre toute tendance dégénérante “ Cette auto-activité des membres, cette éducation générale et cette participation consciente à la lutte des ouvriers rend impossible tout surgissement d'une bureaucratie de parti. Sur le plan organisationnel, on ne saurait trouver des mesures efficaces contre ce (danger) au cas où cette auto-activité et cette éducation viendraient à manquer; dans ce cas-là le parti ne pourrait plus être considéré comme un parti communiste : le parti vraiment communiste, pour lequel l'auto-activité de la classe est l'idée de base, le parti dans lequel cette idée s'est incarnée, chair et os, jusque dans ses membres... Un parti avec un programme communiste peut finir par

dégénérer, peut-être; un parti composé de communistes, jamais. ”

Traumatisé par l'expérience russe, le Bond pensait que la volonté militante et la formation théorique constituaient suffisamment de garde-fous contre la menace de dégénérescence. Il tendait ainsi à édifier une image d'un militant pur, non soumis individuellement à la pression de l'idéologie bourgeoise. Concevant que le parti est une somme d'individus ayant “ les exigences les plus hautes ”, les Thèses traduisaient un certain volontarisme, voire un idéalisme naïf. La séparation entre programme, fruit d'une constante recherche théorique, et volonté militante aboutissaient à rejeter l'idée d'un parti, comme corps et programmatique et organique. Si le parti était une somme de volontés militantes, il n'y avait plus d'organe irriguant l'ensemble des cellules militantes. Par la suite, le Bond allait pousser cette séparation à l'extrême, deux ans après.

Le lien avec la classe

Issu de l'action de masse du prolétariat, le Parti ne trouve finalement d'ultime “ garantie ” qu'à travers ses liens avec le prolétariat :

“ Quand ce lien est inexistant, quand le Parti est un organe qui se situe en dehors de la classe, il n'a d'autre choix que de se placer - de façon défaitiste en dehors de la classe, ou de soumettre les ouvriers à sa direction par la contrainte. Aussi, le Parti ne peut être véritablement révolutionnaire que s'il est ancré dans les masses de telle sorte que son activité n'est, en général, pas distincte de celle du prolétariat, si ce n'est dans le sens que la volonté, les aspirations et la compréhension conscientes de la classe ouvrière sont cristallisées dans le Parti. ”

Le lien avec la classe apparaît ici - dans sa définition contradictoire. Le parti catalyse la conscience de la classe en lutte et simultanément fusionne avec le prolétariat. Le Bond ne voit de contradiction entre le Parti et la classe que dans un processus dégénérescent, où se perd ce “ lien ”. La cause réside dans la hantise que partageaient les révolutionnaires de cette époque de voir se répéter les horreurs de la contre-révolution en Russie. On ne peut, cependant, s'abstenir de remarquer que l'adéquation des buts historiques du prolétariat avec ceux du Parti, n'est point une fusion. L'histoire du mouvement ouvrier, en particulier les

révolutions russe et allemande, est l'histoire tourmentée des rapports entre le Parti et la classe. En période révolutionnaire, le Parti peut être en désaccord avec des actions de la classe; ainsi les bolcheviks étaient en désaccord en juillet 1917 avec les masses ouvrières de Petrograd qui voulaient prendre prématurément le pouvoir. Il peut aussi, comme le Spartakusbund de Luxembourg, être en accord avec la "volonté des masses" impatientes de prendre le pouvoir à Berlin et se faire décapiter. Dans les faits, la "fusion" entre Parti et masses est rarement accomplie. Le Parti se dirige plus souvent - même en période révolutionnaire et totalement dans une phase contre-révolutionnaire - à "contre-courant" que "dans le courant". Étant "une partie de la classe" - comme le montrent les Thèses il est distinct de la totalité de la classe lorsque ses principes et son activité ne sont pas totalement acceptés par la masse des ouvriers ou même rencontrent l'hostilité.

Parti et État dans la révolution

Les Thèses de décembre 1945 n'abordaient pas les rapports entre Parti et État, lors de la prise du pouvoir. La question (33) fut soulevée au sein du Bond et en mars 1946 parut une brochure consacrée - dans un de ses chapitres - à ce problème : *Van slavenmaatschappij tot arbeidersmacht* (De la société esclavagiste au pouvoir ouvrier). Il en ressortait que le parti ne pouvait ni prendre le pouvoir ni "gouverner" les ouvriers. En effet, "quel que soit le parti qui forme le gouvernement, il doit gouverner contre les hommes, pour le capital et par une bureaucratie" (34). C'est pourquoi le Parti, partie des conseils ouvriers, est distinct de l'État :

" C'est un tout autre parti que ceux de la société bourgeoise. Il ne participe lui-même sous aucune forme au pouvoir... la prise du pouvoir prolétarienne n'est ni la conquête du gouvernement de l'État par un " parti ouvrier " ni la participation d'un tel parti à un gouvernement d'État ... l'État en tant que tel est complètement étranger par essence au pouvoir des ouvriers; ainsi les formes d'organisation du pouvoir ouvrier n'ont aucune des caractéristiques de l'exercice du pouvoir par l'État. "

Il est Indéniable que de telles positions sur le Parti étaient plus proches de celles du KAPD que de celles de Pannekoek. Bien que le Communistenbond Spartacus éditât " Les conseils ouvriers " en février 1946, il était

de fait en opposition avec les conceptions de Pannekoek sur l'organisation. Ce dernier ne concevait l'existence d'une organisation que sous une forme de petits groupes de discussion et " d'opinion " : " des organisations d'opinion, des ligues défendant un point de vue commun ".

Mais, en 1946, à l'inverse de ce qui se produira plus tard, c'est Pannekoek qui est influencé par le Communistenbond. Dans ses " *Cinq thèses sur la lutte de classe* ", il affirme - en contradiction avec ses thèses antérieures - que le travail des partis (révolutionnaires) " est une partie indispensable de l'auto-émancipation de la classe ouvrière ". Il est vrai qu'il réduit la fonction de ces partis à une fonction uniquement théorique et propagandiste : " Aux partis incombe la deuxième fonction (la première étant " la conquête du pouvoir politique ", (NDR), c'est-à-dire diffuser les idées et les connaissances, étudier, discuter, formuler les idées sociales et, par la propagande éclairer l'esprit des masses ".

Les oppositions qui naquirent dans le Bond sur la conception du Parti - lors de la préparation du congrès de Noël 1945 - apportaient plus des nuances aux Thèses qu'elles ne le critiquaient. Elles étaient, en tout cas, un rejet de la théorie éducationniste de Pannekoek, Dans un projet de Thèses - accepté par 2 membres sur 5 de la Commission politique - Il était souligné que " le nouveau parti n'est pas l'éducateur de la classe ". Ce projet tenait surtout à préciser certains points qui restaient flous dans *Taak en Wezen van de nieuwe Partij*. En premier lieu - pour mieux marquer la rupture avec l'ancien RSAP de Sneevliet - la participation " tactique " aux élections était nettement rejetée : " Le parti naturellement ne participe à aucune activité parlementaire. " En second lieu, le rédacteur du projet croyait voir dans les Thèses un retour aux conceptions activistes du KAPD, ou plutôt des tendances " dirigistes " dans la lutte de masses :

" Le parti ne mène aucune action et, comme parti, ne conduit aussi aucune action de la classe. Il combat précisément toute subordination de la classe et de ses mouvements à la direction d'un groupe politique. " (36)

Dans cet esprit, le nouveau parti " ne reconnaît point de 'chefs'; il ne fait que " exécuter les décisions de ses membres ... Aussi longtemps qu'une décision subsiste, elle vaut pour tous les membres ".

c) Les scissions

Il était inévitable que l'orientation du Bond vers une organisation centralisée et que l'importance accordée à la réflexion théorique sous forme de débats et de cours de formation - ne satisfassent pas les éléments les plus activistes du Bond. Ceux-ci, autour de Toon van den Berg, gardaient le vieil esprit syndicaliste-révolutionnaire du NAS. Très présents dans le milieu prolétarien de Rotterdam, lors des grèves du port en juillet 1945 ils avaient fondé la section " autonome " - née de la lutte - de l'EVB (Union syndicale unitaire). Il est symptomatique que le Bond - lors de son congrès des 24-26 décembre 1945 – acceptât de travailler dans l'EVB, condamnant l'activité de l'organisation dans les syndicats, appendices de l'État, sa position sur les syndicats restait théorique. En quittant le Bond pendant ce congrès, Toon van den Berg et ses partisans allaient jusqu'au bout dans leur logique d'une participation " tactique " aux syndicats dits " indépendants " (37).

Le Bond se trouvait dans une phase de réappropriation des positions politiques du GIC, et à tâtonnements, il dégageait peu à peu, de façon plus au moins claire, ses positions politiques et théoriques propres.

D'autre part, la centralisation que requérait ce travail politique heurtait les éléments anarchisants du Bond. C'est à propos du journal hebdomadaire " Spartacus " que se développa un grave conflit dans l'organisation. Certains soutenus par une partie de la rédaction finale (*Eeendredactie*) - qui était la Commission de rédaction - trouvaient que le style du journal était " un style journalistique " (38). Ils voulaient que le journal soit le produit de tous les membres et non d'un organe politique. Le conflit connut son point le plus haut en mars 1946, lorsqu'un clivage se fit entre la Commission politique, dont Stan Poppe était le secrétaire, et la commission de Rédaction finale. Il en ressortit que " la Rédaction finale est soumise à la commission politique " (39), dans le choix politique des articles, mais non dans le style laissé à l'appréciation de la Rédaction. La commission politique défendait le principe du centralisme par un travail commun entre les deux organes. La Rédaction finale pensait que son mandat était valable uniquement devant l'assemblée

des membres du Bond.. Elle s'appuyait sur les jeunes qui voulaient que le journal soit l'expression de tous, alors que la majorité de la Commission politique, et en particulier Stan Poppe, défendait le principe d'un contrôle politique des articles par un organe; en conséquence, la Rédaction ne pouvait être qu'une " subdivision " de la Commission politique. La participation des membres à la rédaction se faisait selon le principe de la " démocratie ouvrière " et non le principe du " centralisme démocratique " qui prévalait dans les organisations de " vieux style " (40). Il ne s'agissait pas d'une " politique de compromis, comme l'en accusaient la majorité de la rédaction et des membres à Amsterdam, mais d'une question pratique de travail commun entre les deux organismes, s'appuyant sur le contrôle et la participation de tous les membres du Bond.

Ce débat confus, où se mêlaient des antagonismes personnels et des particularismes de commissions, ne faisait que porter au grand jour la question de la centralisation. La non-distinction au départ entre Rédaction intégrée dans la commission politique et cette dernière n'avait fait qu'envenimer les choses.

Cette grave crise du Bond se traduisait par le départ de plusieurs militants et loin de triompher la centralisation du Bond devint de plus en plus vague au cours de l'année 1946.

Mais, dans les faits, le départ des éléments les moins clairs du Bond, ou les plus activistes, renforçait la clarté politique du Bond qui se démarquait plus nettement du milieu politique ambiant. Ainsi - à l'été 1946 des membres du Bond qui votaient dans les élections pour le PC le quittèrent. Il en fut de même des membres de la section de Deventer qui avaient pris contact avec les trotskystes du CRM pour faire un travail " entriste " dans le Parti communiste néerlandais. (41)

Ces crises et ces départs étaient en fait une crise de croissance du Communistenbond, qui en " s'épurant " gagnait en clarté politique.

d) Le bilan politique du Communistenbond

En 1945-1946, sont examinées plusieurs questions théoriques, sur lesquelles le Bond était resté flou pendant sa période de clandestinité : les questions russe, nationale, syndicale. Celles des conseils ouvriers, de la lutte de classe dans l'après-guerre, de la barbarie et de la science, de la caractérisation de la période suivant la Deuxième Guerre mondiale étaient abordées à la lumière de l'apport de Pannekoek.

1) La question russe

La nature de l'État russe n'avait pas été vraiment abordée par le Bond, à sa naissance. Les conférences tenues en 1945 et la publication d'un article théorique sur la question permirent une prise de position sans ambiguïté. (42) Cet article, tout en rendant hommage à la position de défaitisme révolutionnaire du MLL Front lors de la guerre germano-russe en 1941, notait que " seulement à l'égard de l'Union soviétique, leur attitude était encore hésitante ". Cette hésitation était en fait celle du Bond en 1942-1944. Ce n'était plus le cas en 1945.

Les révolutionnaires, notait le rédacteur de l'article, ont eu des difficultés énormes à reconnaître la transformation de la Russie soviétique en un État impérialiste comme les autres :

" On ne pouvait et on ne voulait pas croire que la Russie révolutionnaire de 1917 s'était transformée en une puissance semblable aux autres pays capitalistes. "

Il est intéressant de noter ici que le Bond, à la différence du GIC des années 30, ne définit pas la Révolution russe comme une " révolution bourgeoise ". Il essaye de comprendre les étapes de la transformation de la révolution en contre-révolution. Comme la Gauche communiste italienne (" Bilan "), il voit le processus contre-révolutionnaire surtout dans la politique extérieure de l'État russe, qui marque son intégration dans le monde capitaliste. Ce processus se déroule par étapes; Rapallo en 1922; l'alliance du Komintern avec le Kuomintang en Chine; l'entrée de l'URSS dans la SDN en 1929. Cependant, le Bond estime que c'est en 1939 seulement que la Russie est vraiment devenue impérialiste. La définition qui est donnée ici de l'impérialisme est purement militaire, et non économique : " Depuis 1939, il est devenu clair qu'aussi la Russie est entrée dans une phase d'expansion impérialiste. "

Cependant, le Bond montre que le processus contre-révolutionnaire est aussi interne, dans la politique intérieure, où “ sous la direction de Staline naquit une bureaucratie d’État ”. La nature de classe de la bureaucratie russe est bourgeoise :

“ La bureaucratie dominante remplit la fonction d’une classe dominante qui, dans ses buts essentiels, correspond au rôle que remplit la bourgeoisie dans les pays capitalistes modernes. ”

Il est à noter ici que la “bureaucratie ” russe est la bourgeoisie par sa fonction plus que par sa nature. Elle est un agent du capital étatisé. Bien qu’il soit clair dans le reste de l’article que cette “ bureaucratie ” est la forme que revêt la bourgeoisie d’État en URSS, l’impression donnée est qu’il s’agit d’une “ nouvelle classe ”. En effet, il est affirmé que “ la bureaucratie est devenue la classe dominante ”. Cette “ classe dominante sera - quelques années plus tard, sous l’influence de “ *Socialisme ou Barbarie* ” - pour le Bond “ une nouvelle classe ”.

Le Bond montre qu’il existe deux classes dans la société russe, dans les rapports d’exploitation capitaliste basés sur “ l’accumulation de plus-value ” : la classe ouvrière et la “ classe dominante ”. L’existence du capitalisme d’État - comme capital collectif explique la politique impérialiste de l’État russe :

“ L’État lui-même est ici l’unique capitaliste, en excluant tous les autres agents autonomes du capital. Il est l’organisation monstrueuse du capital global. Ainsi, il y a d’un côté les travailleurs salariés qui constituent la classe des opprimés; de l’autre côté l’État qui exploite la classe opprimée et dont l’assise s’élargit par l’appropriation du surproduit créé par la classe ouvrière. C’est le fondement de la société russe; c’est aussi la source de sa politique impérialiste. ”

La distinction faite ici - implicitement, et non explicitement - entre “ dominés ” et “ dominants ” n’est pas sans annoncer la future théorie du groupe *Socialisme ou Barbarie* (43). Mais à la différence de ce dernier, le Communistenbond “ Spartacus ” n’abandonna jamais la vision marxiste d’antagonismes de classe au sein de la société capitaliste.

Malgré les hésitations dans son analyse théorique, le Bond était très clair dans les conséquences politiques qui découlait de son analyse théorique. La non-défense de l'URSS capitaliste était une frontière de classe entre bourgeoisie et prolétariat :

“ Prendre parti pour la Russie signifie que l'on a abandonné le front de classe entre ouvriers et capitalisme. ”

La non-défense de l'URSS ne pouvait être révolutionnaire que si elle s'accompagnait d'un appel au renversement de l'État capitaliste en Russie par la lutte de classe et la formation des conseils ouvriers :

“ Seuls les soviets.- les conseils ouvriers - comme pouvoir ouvrier autonome - peuvent prendre en main la production, dans le but de produire pour les besoins de la population travailleuse. Les ouvriers doivent, en Russie aussi, former le Troisième front. De ce point de vue la Russie ne se distingue pas des autres pays. ”

2) la question coloniale et nationale

En 1945, la position du Bond sur la question coloniale n'est guère différente de celle du MLL Front. Alors que débutait une longue guerre coloniale en Indonésie qui allait durer jusqu'en 1949, date de l'indépendance, le Bond se prononce pour la “ séparation ” entre les Indes néerlandaises et la Hollande. Sa position reste “ léniniste ” dans la question coloniale, et il participe même - pendant quelques mois - à un “ Comité de lutte anti-impérialiste ” (*Anti-imperialistisch Strijd Comité*). Ce comité regroupait les trotskystes du CRM, le groupe socialiste de gauche “ De Vonk ” et le Communistenbond, jusque ce que ce dernier le quitta en décembre 1945. Le Bond avouait (44) que ce comité n'était rien d'autre qu'un “ cartel d'organisations ”.

Le Bond, en fait, n'avait pas de position théorique sur la question nationale et coloniale. Il reprenait implicitement les positions du II^e Congrès de l'IC. Il affirmait ainsi que “ la libération de l'Indonésie est subordonnée à et constitue une sous-partie de la lutte de classe du prolétariat mondial ”. (45) En même temps il montrait que l'indépendance de l'Indonésie était une vole sans issue pour le prolétariat local : “ Il n'y a aucune possibilité présente d'une révolution prolétarienne (en Indonésie). ”

Peu à peu triomphait la conception de Pannekoek. Ce dernier dans les *Conseils ouvriers* - sans prendre position vraiment contre les mouvements nationalistes de "libération nationale", considérait qu'ils se feraient sous la férule du capital américain et entraîneraient une industrialisation des pays "libérés". Telle était la position officielle du Bond en septembre 1945 à propos de l'Indonésie (46). Il considérait que "la seule voie qui reste ne peut être autre qu'une future industrialisation de l'Indonésie et une ultérieure intensification du travail". Le mouvement de décolonisation se ferait avec "le soutien du capital américain". Il se traduirait par l'instauration d'un appareil d'État "tourné contre la population pauvre".

Le Bond avait encore beaucoup de mal à se déterminer théoriquement vis-à-vis de la "question nationale". Issu de deux courants, dont l'un acceptait les Thèses de Bakou, l'autre se revendiquait de la conception de Luxemburg, il était amené à se prononcer pour l'une de ces deux conceptions de façon claire. C'est ce qu'il fit en 1946 dans un numéro de *Spartacus - Weekblad* (n° 12, 23.3.46). Dans un article consacré à l'indépendance nationale ("Nationale onafhankelijkheid"), il attaquait la position trotskyste du RCP qui propageait le mot d'ordre : "Indonesië los van Holland, nu!" (Séparation de l'Indonésie d'avec la Hollande, maintenant!). Un tel mot d'ordre ne pouvait être qu'un appel à l'exploitation des prolétaires indonésiens par d'autres impérialismes :

"*Indonesië los van Holland. Nu!*" veut dire : 'exploitation des prolétaires indonésiens par l'Amérique, l'Angleterre, l'Australie et/ou leurs propres nouveaux dirigeants'; et cela en réalité ne peut être! 'Contre toute exploitation, la lutte des masses indonésiennes doit surgir.'"

Plus profondément, le Bond se réclamait sans ambiguïté de la conception de Rosa Luxemburg et rejetait tout mot d'ordre 'léniniste' d'un 'droit à l'autodétermination nationale'. Ce dernier ne pouvait être qu'un abandon de l'internationalisme au profit d'un camp impérialiste :

"Avoir de la sympathie pour ce mot d'ordre c'est mettre la classe ouvrière du côté d'un des deux colosses Impérialistes rivaux, tout comme le mot d'ordre 'pour le droit à l'autodétermination des nations' en 1914 et celui (de lutte) contre le fascisme allemand' au cours de la 2^e guerre mondiale."

Ainsi, le Bond abandonnait définitivement la position qui avait été la sienne en 1942. Par la suite, lors de l'indépendance de pays comme la Chine ou l'Inde, il se préoccupa surtout de voir dans quelle mesure 'l'indépendance' pouvait amener un développement des forces productives, et donc objectivement favoriser le surgissement d'un puissant prolétariat d'industrie. Implicitement, le Bond posait la question des 'révolutions bourgeoises' dans le tiers monde.

3. La question syndicale

Pendant la guerre, en 1943, était née la Confédération syndicale unitaire (EVB) à la construction de laquelle avaient participé les membres du Parti communiste (CPN), les trotskystes du CRM (Comité de marxistes-révolutionnaires) et des membres du " Communistenbond Spartacus ". L'EVB avait pris la dénomination de Centrale syndicale unitaire (EVC) à l'automne 1945. Il ne s'agissait pas d'un petit syndicat, du type NAS, mais d'une grande centrale syndicale, puisqu'il avait 200.000 membres en 1945; presque autant que le NVV social-démocrate. De grandes grèves, en 1945 et 1946, surtout dans les ports comme Rotterdam, avaient particulièrement renforcé son audience en milieu ouvrier, et par la même occasion celle du CPN, qui faisait les meilleurs scores électoraux de son histoire (environ 10 % des voix).

Depuis son congrès de Noël 1945, le Bond avait abandonné tout travail syndical. Il avait néanmoins envoyé des délégués au Congrès de l'EVC le 29 juillet 1946 (47). Mais par tactique, une partie du Bond travaillait dans les " sections autonomes " de l'EVC, comme celle de Rotterdam, qui regroupait 3.400 ouvriers après la grève du port (28 juin-5 juillet 1945).

Officiellement, dès son origine, le Bond défendait le principe " d'organisations d'usine (*Bedrijfsraad*) créées spontanément par les ouvriers, formant des noyaux (*kerne*) qui devaient rassembler les " ouvriers conscients " par " localité et entreprise " (48). Le Bond ne faisait que reprendre la vieille conception du KAPD sur les *Unionen* et les *Betriebsorganisationen* (organisations d'usine). A la différence de ce parti, Il menait parallèlement un travail de type syndicaliste, sous la pression des ouvriers qui nourrissaient des illusions sur la formation de " véritables syndicats révolutionnaires ". Ce fut le cas en 1948-1949, lorsque

naquit l'OVB (Union Indépendante d'organisations d'entreprise". L'OVB était la scission, en mars 1948, de l'EVC de Rotterdam, provoquée par Van den Berg, pour contrer la mainmise du PC sur l'EVC. Plus tard, le Bond devait affirmer que l'OVB n'était rien d'autre qu'une " petite centrale syndicale " (49). En fait, l'OVB regroupait 10.000 membres en 1948.

Cette " tactique " syndicaliste du Bond était en contradiction avec sa position théorique sur le rôle et la fonction des syndicats dans la " société semi-totalitaire " des pays occidentaux. Les syndicats étaient devenus des organes de l'État capitaliste :

" Il ne peut être question de lutte pour les conditions de travail par le biais des syndicats. Les syndicats sont devenus une partie intégrante de l'ordre social capitaliste. Leur existence et leur disparition sont irrévocablement liés au maintien et à la chute du capitalisme. Dans l'avenir, il ne peut être question que la classe ouvrière puisse encore trouver des avantages dans les syndicats. Ils sont devenus des organes briseurs de grèves, là où les ouvriers passent spontanément à la grève et la dirigent. " (50).

La propagande du Bond était donc une dénonciation sans équivoque des syndicats. Les ouvriers devaient non seulement mener leur lutte contre les syndicats, par la " grève sauvage ", mais comprendre que toute lutte dirigée par les syndicats était une défaite :

" La propagande révolutionnaire n'est pas de viser à la transformation des syndicats; elle consiste à montrer clairement que dans la lutte les ouvriers doivent écarter toute direction syndicale, comme la vermine de leur corps. Il faudra dire clairement que toute lutte est perdue d'avance, dès que les syndicats parviennent à la prendre en charge. "

La " grève sauvage " menée contre les syndicats était la condition même de la formation d'organismes prolétariens dans la lutte.

4) Le mouvement de la lutte de classe et les conseils

La publication des *Conseils ouvriers* en janvier 1946 a été déterminante pour l'orientation du Bond vers des positions typiquement "conseillistes". Alors qu'auparavant l'Union communiste Spartacus avait une vision essentiellement politique de la lutte de classe, elle développa des positions de plus en plus économistes. La lutte de classe était conçue plus comme un mouvement économique que comme un processus d'organisation croissante du prolétariat.

La vision de Pannekoek de la lutte de classe insistait d'avantage sur la nécessité d'une organisation générale de la classe que sur le processus de la lutte. Il affirmait, en effet, que "l'organisation est le principe vital de la classe ouvrière, la condition de son émancipation". (51). Cette nette affirmation montrait que la conception du communisme des conseils de cette période n'était pas celle de l'anarchisme. A la différence de ce courant, Pannekoek soulignait que la lutte de classe est moins une "action directe" qu'une prise de conscience des buts de la lutte, et que la conscience précède l'action :

" Le développement spirituel est le facteur le plus important dans la prise du pouvoir par le prolétariat. La révolution prolétarienne n'est pas le produit d'une force brutale, physique; c'est une victoire de l'esprit ... au commencement était l'action. Mais l'action n'est rien de plus que le commencement... Toute inconscience, toute illusion sur l'essence, sur le but, sur la force de l'adversaire se traduit par le malheur et la défaite instaure un nouvel esclavage. " (52)

C'est cette conscience se développant dans la classe qui permettait l'éclatement spontané de grèves "sauvages" (illégalles ou non officielles) par opposition aux grèves déclenchées par les syndicats en respectant les règlements et les lois". La spontanéité n'est pas la négation de l'organisation; au contraire "l'organisation naît spontanément, immédiatement".

Mais ni la conscience ni l'organisation de la lutte ne sont un but en soi. Elles expriment une praxis où conscience et organisation s'inscrivent dans un processus pratique d'extension de la lutte qui conduit à l'unification du prolétariat:

" ...la grève sauvage, tel le feu dans la prairie, gagne les autres entreprises et englobe des masses toujours

plus importantes ... La première tâche à remplir, la plus importante, c'est faire de la propagande pour essayer détendre la grève. ”

Cette idée d'extension de la grève sauvage était néanmoins en contradiction avec celle d'occupation des usines propagée par Pannekoek. Pannekoek, comme les militants du Bond, avaient été très marqués par le phénomène d'occupation d'usines dans les années 30. L'action d'occupation des entreprises était passée dans l'histoire sous le nom de “ grève polonaise ”, depuis que les mineurs polonais en 1931 avaient été les premiers à appliquer cette tactique. Celle-ci s'était ensuite étendue en Roumanie et en Hongrie, puis en Belgique en 1935, et enfin en France en 1936.

A l'époque, la Gauche communiste italienne, autour de *Bilan*, tout en saluant ces explosions de lutte ouvrière (53), avait montré que ces occupations étaient un enfermement des ouvriers dans les usines, qui correspondait à un cours contre-révolutionnaire menant à la guerre. D'autre part, un cours révolutionnaire se traduisait essentiellement par un mouvement d'extension de la lutte culminant avec le surgissement des conseils ouvriers. L'apparition des conseils n'entraînait pas nécessairement un arrêt de la production et l'occupation des usines. Au contraire, dans la Révolution russe, les usines continuaient à fonctionner, sous le contrôle des conseils d'usine; le mouvement n'était pas une occupation d'usines mais la domination politique et économique de la production par les conseils sous la forme d'assemblées générales quotidiennes. C'est pourquoi, la transformation des usines du Nord de l'Italie en “ forteresses ” par les ouvriers en 1920, qui occupaient l'entreprise, traduisait un cours révolutionnaire déclinant. C'était la raison pour laquelle Bordiga avait vivement critiqué Gramsci qui s'était fait le théoricien du pouvoir dans l'usine occupée.

Pour la Gauche communiste italienne, il était nécessaire que les ouvriers brisent les liens les rattachant à leur usine, pour créer une unité de classe dépassant le cadre étroit du lieu de travail. Sur cette question, Pannekoek et le Spartacusbond se rattachaient aux conceptions usinistes de Gramsci en 1920. Ils considéraient la lutte dans l'usine comme une fin en soi, étant donné que la tâche des ouvriers était la gestion de l'appareil productif, comme première étape avant la conquête du pouvoir :

“ ...dans les occupations d’usines se dessine cet avenir qui repose sur la conscience plus claire que les usines appartiennent aux ouvriers, qu’ensemble ils forment une unité harmonieuse et que la lutte pour la liberté sera menée jusqu’au bout dans et par les usines ... ici les travailleurs prennent conscience de leurs liens étroits avec l’usine... c’est un appareil productif qu’ils font marcher, un organe qui ne devient une partie vivante de la société que par leur travail. ” (54)

A la différence de Pannekoek, le Bond avait tendance à passer sous silence les différentes phases de la lutte de classe, et à confondre lutte immédiate (grève sauvage) et lutte révolutionnaire (grève de masses donnant naissance aux conseils). Tout comité de grève - quelle que soit la période historique et la phase de la lutte de classe - était assimilé à un conseil ouvrier :

“ Le comité de grève comprend des délégués de diverses entreprises. On l’appelle alors “ comité général de grève ”; mais on peut l’appeler conseil ouvrier” (55)

Au contraire, Pannekoek soulignait dans ses 115 Thèses sur la lutte de classe” (1946) que la grève sauvage ne devient révolutionnaire que dans la mesure où elle est faune lutte contre le pouvoir d’État; dans ce cas “ les comités de grève doivent alors remplir des fonctions générales, politiques et sociales, c’est-à-dire remplir le rôle de conseils ouvriers ”.

Dans sa conception des conseils, Pannekoek était loin de se rapprocher des positions anarchistes, qui allaient par la suite triompher dans le mouvement “ conseilliste ” hollandais. Fidèle au marxisme, il ne rejetait pas la violence de classe contre l’État ni la notion de dictature du prolétariat. Mais celles-ci en aucun cas ne pouvaient être une fin en soi; elles étaient étroitement subordonnées au but communiste : l’émancipation du prolétariat rendu conscient par sa lutte et dont le principe d’action était la démocratie ouvrière. La révolution par les conseils n’était pas “ une force brutale et imbécile (qui) ne peut que détruire ”. “ Les révolutions, au contraire, sont des constructions nouvelles résultant de nouvelles formes d’organisation et de pensée. Les révolutions sont des périodes constructives de l’évolution de l’humanité. ” C’est pourquoi “ si l’action armée (jouait) aussi un grand rôle dans la lutte de classe ”, elle était au service d’un but : “ non

pas briser les crânes, mais ouvrir les cervelles”. Dans ce sens, la dictature du prolétariat était la liberté même du prolétariat dans la réalisation de la véritable démocratie ouvrière :

“ La conception de Marx de la dictature du prolétariat apparaît comme identique à la démocratie ouvrière de l’organisation des conseils. ”

Cependant, chez Pannekoek, cette conception de la démocratie des conseils évacuait la question de son pouvoir face aux autres classes et face à l’État. Les conseils apparaissaient comme le reflet des différentes opinions des ouvriers. Ils étaient un parlement où coexistaient différents groupes de travail, mais sans pouvoirs ni exécutif ni législatif. Ils n’étaient pas un instrument de pouvoir du prolétariat, mais une assemblée informelle :

“ Les conseils ne gouvernent pas; ils transmettent les opinions, les intentions, la volonté des groupes de travail. ”

Comme très souvent, dans les “ Conseils ouvriers ”, une affirmation est suivie de son antithèse, de telle sorte qu’il est difficile de dégager une pensée cohérente. Autant dans le passage cité, les conseils ouvriers apparaissent comme impuissants, autant plus loin ils sont définis comme un puissant organe “ devant remplir des fonctions politiques ”, où “ ce qui est décidé ... est mis en pratique par les travailleurs ”. Ce qui implique que les conseils “ établi(ssent) le nouveau droit, la nouvelle loi. ”

Par contre, nulle part il n’est question d’antagonisme entre les conseils et le nouvel État surgi de la révolution. Bien que la question se fût posée dans la Révolution russe, Pannekoek semble implicitement concevoir les conseils comme un État, dont les tâches seront de plus en plus économiques, une fois que les ouvriers se seront rendus “ maîtres des usines ”. Du coup, les conseils cessent d’être des organes politiques et “ sont transformés ... en organes de production ”. (56). Sous cet angle, il est difficile de voir en quoi la théorie des conseils de Pannekoek se différencie de celle des bolcheviks après 1918.

LA CONFERENCE INTERNATIONALE DE BRUXELLES (MAI 1947)

Ainsi, en l'espace de deux ans - de 1945 à 1947 - la conception théorique du Communistenbond Spartacus e rapprochait de plus en plus des théories conseillistes du GIC et de Pannekoek, bien que ce dernier ne fut en aucune façon militant du Bond (57).

Bien des facteurs entraient en jeu qui expliquaient le contraste brutal entre le Bond de 1945 et le Bond de 1947. Dans un premier temps, l'afflux de militants après mai 1945 avait donné l'impression que s'ouvrait une période de cours révolutionnaire; Inévitablement, croyait le Bond, de la guerre surgirait la révolution. L'éclatement de grèves sauvages à Rotterdam, en juin 1945, dirigées contre les syndicats confortait le Bond dans ses espérances. Plus profondément, l'organisation ne croyait pas à une possibilité de reconstruction de l'économie mondiale; elle pensait en août 1945 que " la période capitaliste de l'histoire de l'humanité touche à sa fin " (58). Elle était confortée par Pannekoek qui écrivait : " Nous sommes aujourd'hui témoins du début de l'effondrement du capitalisme en tant que système économique. " (59)

Bientôt, le Bond dut reconnaître que ni la révolution ni l'effondrement économique n'étaient à attendre, avec le début de la période de reconstruction. Cependant le Bond et Pannekoek restèrent toujours convaincus de la perspective historique du communisme; certes, " toute une grande partie du chemin vers la barbarie (avait été) parcourue mais l'autre chemin, le chemin vers le socialisme, rest(ait) ouvert ". (60)

Le début de la " guerre froide " laissait le Bond indécis sur le cours historique de l'après-guerre. D'un côté, il pensait - avec Pannekoek - que l'après-guerre ouvrait de nouveaux marchés pour le capital américain, avec la reconstruction et la décolonisation, voire l'économie d'armements de l'autre côté, Il lui semblait que chaque grève était une " révolution en petit ". Bien que les grèves se déroulassent de plus en plus dans le contexte de l'affrontement des blocs, " Spartacus " pensait dans cette période - que " c'est la lutte de classe qui freine les préparatifs d'une 3^e guerre mondiale " (61).

La révolution escomptée ne vint pas, dans un cours profondément dépressif pour les révolutionnaires de l'époque. L'autorité morale de Pannekoek et de Canne-Meijer pesaient de plus en plus dans le sens d'un

retour au mode de fonctionnement qui prévalait dans l'ex-GIC. Au printemps 1947, les critiques commencèrent à se faire jour sur la conception du Parti. Les anciens membres du GIC préconisaient un retour à la structure des "groupes d'études" et des "groupes de travail". Ce retour avait été en fait préparé dès 1946, lorsque le Bond avait demandé à Canne-Meijer (62) de prendre la responsabilité d'éditer une revue en espéranto et donc de former un groupe espérantiste.

De fait, se créaient des groupes à l'intérieur du Bond. Dans leur intervention, les militants du Bond avaient de plus en plus tendance à se concevoir comme une somme d'individus au service des luttes ouvrières.

Cependant, le Communistenbond n'était pas isolé malgré le cours non révolutionnaire quel devait finalement reconnaître (63) plus tard. En Hollande, s'était constitué le groupe *Socialisme van onderop* (Socialisme par en bas), de tendance "conseilliste". Mais c'est surtout avec la Belgique néerlandophone que le Bond avait les contacts les plus étroits. En 1945, s'était constitué un groupe très proche du Bond, qui éditait la revue "Arbeiderswil" (Volonté ouvrière). Il avait pris par la suite la dénomination de "Vereniging van Radensocialisten" (Association de socialistes des conseils). Le groupe se déclarait partisan du "pouvoir des conseils" et "antimilitariste". Par son principe d'organisation fédératif, il se rapprochait beaucoup de l'anarchisme. (64)

Un tel environnement politique de groupes localisés n'était pas sans pousser le Bond à se replier sur la Hollande. Cependant, en 1946, le Bond avait pris soin de faire connaître à ses membres les positions du courant bordiguiste, en traduisant la déclaration de principes de la Fraction belge de la Gauche communiste (65). En juillet 1946, Canne Meyer s'était déplacé à Paris pour prendre contact avec différents groupes, telle la G.C.F. (*Internationalisme*), issue du bordiguisme. Theo Maassen avait ensuite renouvelé cet effort de prendre contact avec le milieu internationaliste en France. Il est notable que les contacts étaient pris par d'anciens membres du GIC, et non par les ex-RSAP qui n'avaient eu de contact politique qu'avec le groupe de Vereeken. Issus du mouvement communiste des conseils des années 20 et 30, ils avaient déjà discuté avec le courant "bordiguiste" regroupé autour de la revue *Bilan*.

Le Bond en 1947 restait très ouvert à la discussion Internationale et souhaitait briser les frontières nationales et linguistiques où il était enfermé :

“ Le Bond ne veut point être une organisation spécifiquement néerlandaise. Les frontières étatiques ne sont pour lui - à cause de l’histoire et du capitalisme - que des obstacles à l’unité de la classe ouvrière internationale.” (66)

C’est dans cet esprit que le Communistenbond prit l’initiative de convoquer une conférence internationale des groupes révolutionnaires existant en Europe. La conférence devait se tenir les 25 et 26 mai 1947 à Bruxelles, Comme document de discussion, le Bond écrit une brochure “ *De nieuwe wereld* ” (Le nouveau monde) qu’il avait spécialement traduite en français.

La tenue de la première conférence de l’après-guerre des groupes internationalistes devait se fonder sur des critères de sélection. Sans l’affirmer explicitement, le Bond éliminait les groupes trotskystes pour leur soutien à l’URSS et leur participation à la Résistance. Il avait cependant choisi des critères d’adhésion à la conférence très larges, voire vagues :

“Nous considérons comme essentiel : le rejet de toute forme de parlementarisme ; la conception que les masses doivent s’organiser elles-mêmes dans l’action, en dirigeant ainsi elles-mêmes leurs propres luttes. Au centre de la discussion, Il y a aussi la question du mouvement de masse, tandis que les questions de la nouvelle économie communiste (ou communautaire), de la formation de partis ou groupes, de la dictature du prolétariat, etc., ne peuvent être considérées que comme conséquences du point précédent. Car le communisme n’est pas une question de parti, mais celle de la création du mouvement de masses autonome.” (67)

En conséquence, le Bond éliminait le PC internationaliste bordiguiste italien qui participait aux élections. Étaient par contre invités la Fédération autonome de Turin, qui avait quitté le PCInt en raison de ses divergences sur la question électorale, et le groupe français *Internationalisme*, qui s’était détaché du bordiguisme. Étaient par contre invités les groupes bordiguistes belge et français qui étaient en divergence

avec le PCInt sur les questions parlementaire et coloniale.

En dehors de ces groupes, issus du bordiguisme ou en opposition, le Communistenbond avait invité des groupes informels, voire des individus ne représentant qu'eux-mêmes, de tendance anarcho-conseilliste : de Hollande, *Socialisme van onderop*; de Belgique le *Vereniging van Radensocialisten*; de Suisse, le groupe conseiliste *Klassenkampf*; de France les communistes-révolutionnaires du *Prolétaire*. (68)

L'invitation faite à la Fédération anarchiste française fut vivement critiquée par *Internationalisme* qui tenait à ce que les critères de la conférence soient rigoureux. Pour marquer la nature Internationaliste de la conférence, les mouvements anarchistes officiels qui avaient participé à la guerre en Espagne, puis aux maquis de la Résistance devaient être éliminés. *Internationalisme*, déterminait quatre critères de sélection des groupes participant à une conférence internationaliste :

- le rejet du trotskysme "comme corps politique se situant hors du prolétariat" ;
- le rejet du courant anarchiste officiel "pour la participation de leurs camarades espagnols au gouvernement capitaliste de 1936-1938"; leur participation "sous l'étiquette de l'antifascisme à la guerre impérialiste en Espagne", puis "aux maquis de la Résistance en France" faisaient que ce courant n'avait pas de place dans un rassemblement du prolétariat",
- de façon générale rejet de tous les groupes qui "ont effectivement participé d'une façon ou d'une autre à la guerre impérialiste de 1939-1945".
- la reconnaissance de la signification historique d'Octobre 1917 comme "critère fondamental de toute organisation se réclamant du prolétariat".

Ces 4 critères - selon le groupe Internationalisme - "ne faisaient que marquer les frontières de classe séparant le prolétariat du capitalisme". Cependant le Bond ne retira pas son invitation au journal *le Libertaire*

(Fédération anarchiste), qui annonça sa participation et ne vint pas. Le Bond dut reconnaître de fait que l'antiparlementarisme et la reconnaissance de l'organisation autonome par les masses étaient des critères flous de sélection.

A ce titre la conférence internationale ne pouvait qu'être une conférence de prise de contact entre groupes nouveaux surgis après 1945 et les organisations internationalistes de l'avant-guerre que le conflit mondial avait condamnés à l'isolement dans leur pays respectif. Elle ne pouvait aucunement être un nouveau Zimmerwald, comme le proposait le groupe *Le Prolétaire*, mais un lieu de confrontation politique et théorique permettant leur "existence organique" et "leur développement idéologique".

Comme le notait *Internationalisme*, qui participa très activement à la conférence, le contexte international n'ouvrait pas la possibilité d'un cours révolutionnaire. La conférence se situant dans une période où "le prolétariat a essuyé une désastreuse défaite, ouvrant un cours réactionnaire dans le monde". Il s'agissait donc de resserrer les rangs et d'œuvrer à la création d'un lieu politique de discussion permettant aux faibles groupes d'échapper aux effets dévastateurs de ce cours réactionnaire.

Tel était aussi l'avis des membres de l'ex-GIC du Bond. Et ce ne fut pas l'effet du hasard si deux anciens du GIC (Canne-Meijer et Willem) - et aucun membre de la direction du Bond "participèrent à la conférence. Les anciens RSAP restaient en effet très localistes, en dépit du fait que le Bond avait créé une "Commission internationale de contact".

De façon générale régnait une grande méfiance entre les différents groupes invités dont beaucoup avait peur d'une confrontation politique. Ainsi ni la Fraction française ni "Socialisme van onderop" ne participèrent à la conférence, Lucain, de la Fraction belge, ne se laissa convaincre d'assister aux débats que sur la demande expresse de Marc Chirik (Marco) d'*Internationalisme*. Seuls finalement, *Internationalisme* et la fédération autonome de Turin avaient envoyé une délégation officielle. Quant aux éléments de l'ex-GIC, déjà en désaccord au sein du Spartacusbond, ils ne représentaient qu'eux-mêmes, ils nourrissaient une certaine méfiance vis-à-vis d'*Internationalisme* qu'ils accusaient de "se perdre dans d'interminables

discussions sur la révolution russe”. (69)

Présidée par Willem, Marco d'*Internationalisme*, et un vieil anarcho-communiste belge, militant depuis plus de 60 années, qui avait connu Engels, lors du Congrès International de Bruxelles (1891), la conférence révéla finalement une grande communauté d'idées. La majorité des groupes rejetèrent les théories de Burnham sur la “ société de managers ” et de développement indéfini du système capitaliste. La période historique était celle “ du capitalisme décadent, de la crise permanente, trouvant dans le capitalisme d'État son expression structurelle et politique ”.

- sauf les éléments anarchisants présents, les communistes de conseils avec les groupes issus du “ bordiguisme ” étaient d'accord sur la nécessité d'une organisation des révolutionnaires. Cependant, différence de leur conception de 1945, ils voyaient dans les partis un rassemblement d'individus porteurs d'une science prolétarienne : “ Les partis ” révolutionnaires nouveaux sont ainsi les porteurs ou les laboratoires de la connaissance prolétarienne”. Reprenant la conception de Pannekoek sur le rôle des individus, ils affirmaient que “ ce sont d'abord des individus qui ont conscience de ces vérités nouvelles ”.

- une majorité de participants soutint l'intervention de Marco, d'*Internationalisme*”, que ni le courant trotskyste ni le courant anarchiste n'avaient leur place “ dans une conférence de groupes révolutionnaires ” (70). Seul le représentant du “ Prolétaire ” - groupe qui devait par la suite évoluer vers l'anarchisme - se fit l'avocat de l'invitation de tendances non officielles ou “ de gauche ” de ces courants,

- les groupes présents rejetaient toute “ tactique ” syndicale ou parlementariste. Le silence des groupes bordiguistes en opposition signifiait leur désaccord avec les positions du Parti bordiguiste italien.

Il est significatif que cette conférence - la plus importante de l'immédiat après-guerre - de groupes internationalistes ait réuni des organisations issues des deux courants bordiguiste et communiste des conseils. Ce fut la première et la dernière tentative de confrontation politique de l'après-guerre. Dans les

années 30, une telle tentative avait été impossible, principalement en raison du plus grand isolement de ces courants et des divergences sur la question espagnole. La conférence de 1947 permettait essentiellement d'opérer une délimitation - sur les questions de la guerre et de l'antifascisme – d'avec les courants trotskyste et anarchiste. Elle traduisait de façon confuse le sentiment commun que le contexte de la guerre froide clôturait une période très brève de deux années qui avait vu se développer de nouvelles organisations, et ouvrait un cours de désagrégation des forces militantes si, consciemment celles-ci ne maintenaient pas un minimum de contacts politiques.

Cette conscience générale manquait à la conférence qui se termina sans décisions pratiques ni résolutions communes. Seuls, les ex-membres du GIC et " Internationalisme " se prononçaient pour la tenue d'autres conférences. Ce projet ne put se réaliser en raison de la sortie - le 3 août 1947 (71) - du Bond de la plupart des anciens du GIC, Sauf Theo Maassen et Appel, qui jugeaient la scission injustifiée, ils pensaient que leurs divergences étaient trop importantes pour rester dans le Communistenbond. En fait, ce dernier avait décidé de créer - artificiellement - une " Fédération internationale de noyaux d'entreprise " (I.F.B.K.) à l'image des " Betriebsorganisationen " du KAPD. Mais la cause profonde de la scission était la poursuite d'une activité militante et organisée dans les luttes ouvrières. Les anciens du GIC étaient accusés par les militants du Bond de vouloir transformer l'organisation en un " club d'études théoriques " et donc de nier les luttes ouvrières immédiates :

" Le point de vue de ces anciens camarades (du GIC), c'était que - tout en poursuivant la propagande pour 'la production dans les mains des organisations d'usine', 'tout le pouvoir aux conseils ouvriers' et 'pour une production communiste sur la base d'un calcul des prix en fonction du temps de travail moyen', le Spartacusbond n'avait pas à intervenir dans la lutte des ouvriers telle qu'elle se présente aujourd'hui. La propagande du Spartacusbond doit être pure dans ses principes et, si les masses ne sont pas intéressées aujourd'hui, cela changera quand les mouvements de masses redeviendront révolutionnaires. " (72)

Par une ironie de l'histoire, les anciens du GIC reprenaient les mêmes arguments que la tendance de Gorter - dite d'Essen - dans les années 20, alors que précisément le GIC s'était constitué en 1927 contre elle.

Parce qu'il défendait l'intervention active dans les luttes économiques - position de la tendance de Berlin du KAPD - il avait pu échapper au rapide processus de désagrégation des partisans de Gorter. Ceux-ci avaient soit disparu politiquement soit évolué - comme organisation - vers des positions trotskystes et socialistes de gauche " antifascistes " pour finalement participer à la résistance néerlandaises Frits Kief, Bram Korper, et Barend Luteraan - chefs de la tendance gorterienne - suivirent cette trajectoire. (73)

Constitués à l'automne 1947 en " Groep van Radencommunisten " (Groupe de communistes des conseils), Canne-Meijer, B.A. Sijes et leurs partisans eurent quelque temps une activité politique. Ils voulaient, malgré tout, maintenir les contacts Internationaux, en particulier avec " Internationalisme ". En vue d'une conférence - qui n'eut jamais lieu - ils éditèrent un *Bulletin d'information et de discussion internationales* en novembre 1947, qui n'eut qu'un seul numéro. (74) Après avoir édité 2 ou 3 numéros de *Radencommunisme*, en 1948, le groupe disparut. Canne-Meijer versa dans le plus grand pessimisme sur la nature révolutionnaire du prolétariat et commença à douter de la valeur théorique du marxisme. (75). B.A. Sijes se consacra entièrement à son travail d'historien de la Grève de Février 1941, pour finalement adhérer à un " Comité international de recherche des criminels de guerre nazis " qui le mena à témoigner au procès contre le chef nazi Eichmann, à Jérusalem, en 1962 (76). Bruun van Albada, qui n'avait pas suivi les anciens du GIC dans la scission, cessait bientôt de militer en 1948, alors qu'il était nommé directeur de l'observatoire astronomique de Bandung en Indonésie. Inorganisé, il ne tarda pas à exprimer qu'il n'avait plus aucune confiance dans la classe ouvrière ". (77)

Ainsi, en dehors de toute activité militante organisée, la plupart des militants du GIC finissaient par rejeter tout engagement marxiste révolutionnaire. Seul Theo Maassen, qui restait dans le Bond, maintint cet engagement.

LE RETOUR AUX POSITIONS DU GIC

Que la scission fut injustifiée - de l'avis de Theo Maassen - c'est ce que devait montrer l'évolution du Bond dès la fin de 1947, lors de sa conférence de Noël, Cette conférence marquait une étape significative dans

l'histoire du Communistenbond Spartacus. La conception de l'organisation du GIC triomphait complètement et marquait un abandon des positions de 1945 sur le Parti. C'était le début d'une évolution vers un conseillisme achevé, qui allait mener finalement à la quasi-disparition du Spartacusbond aux Pays-Bas.

L'affirmation d'une participation du Bond à toutes les luttes économiques du prolétariat l'amenait à une dissolution de l'organisation dans la lutte. Le Bond n'était plus une partie critique du prolétariat mais un organisme au service des luttes ouvrières : " Le Bond et les membres du Bond veulent servir la classe ouvrière en lutte " (78). La théorie ouvriériste triomphait, et les communistes du Bond étaient confondus avec la masse des ouvriers en lutte, La distinction faite par Marx entre communistes et prolétaires, distinction reprise par les " Thèses sur le parti " de 1945, disparaissait :

" Le Bond doit être une organisation d'ouvriers qui pensent par eux-mêmes, font de la propagande par eux-mêmes, font grève par eux-mêmes, s'organisent par eux-mêmes, et s'administrent par eux-mêmes. "

Cependant cette évolution vers l'ouvriérisme n'était pas totale et le Bond n'avait pas encore peur de s'affirmer comme une organisation à la fonction indispensable dans la classe : " Le Bond fournit une contribution indispensable à la lutte. Il est une organisation de communistes devenus conscients que l'histoire de toute société jusqu'à maintenant est l'histoire de la lutte de classe, basée sur le développement des forces productives. " Mais sans utiliser le terme de parti, le Bond se prononçait pour un regroupement des forces révolutionnaires au niveau international : " Le Bond estime... souhaitable que l'avant-garde ayant la même orientation dans le monde entier se regroupe dans une organisation internationale. "

Les mesures organisatives prises à la conférence étaient en opposition avec ce principe de regroupement, qui ne pouvait se réaliser que si le centralisme politique et organisationnel du Bond était maintenu. Or le Bond cessait d'être une organisation centralisée avec des statuts et organes exécutifs. Il devenait une fédération de groupes de travail, d'étude et de propagande. Les sections locales (ou " noyaux ") étaient autonomes, sans autre lien qu'un " groupe de travail " spécialisé dans les rapports intergroupes locaux, et le Bulletin interne *Uit eigen Kring* (Dans notre cercle). Il y avait autant de groupes de travail autonomes qu'il y

avait de fonctions à remplir : rédaction. correspondance; administration; maison d'édition " De Vlam " du Bond; contacts internationaux; inactivités économiques " liées à la fondation de l'internationale des noyaux d'entreprise (IFBK).

Ce retour au principe fédéraliste du GIC amenait en retour une évolution politique de plus en plus conseilliste sur le terrain théorique. Le " conseillisme " a deux caractéristiques : la caractérisation de la période historique depuis 1914 comme une ère de " révolutions bourgeoises dans les pays sous-développés; le rejet de toute organisation politique révolutionnaire. Cette évolution fut particulièrement rapide dans les années 1950. L'affirmation d'une continuité théorique avec le GIC marquée par la réédition en 1950 des " Principes fondamentaux de la production et de la répartition communiste " (79) - signifiait la rupture avec les principes originels du Bond de 1945.

Dans les années 1950 le Bond fit un grand effort théorique en publiant la revue *Daad en Gedachte* (" Acte et Pensée "), dont la responsabilité rédactionnelle incombait avant tout à Cajo Brendel, entré dans l'organisation depuis 1952. Avec Theo Maassen, il contribuait grandement à la publication de brochures ; sur l'insurrection des ouvriers est-allemands en 1953, sur les grèves du personnel communal d'Amsterdam en 1955, sur les grèves de Belgique en 1961. A côté de brochures d'actualité, le Bond publiait des essais théoriques qui montraient une influence croissante des théories de *Socialisme et Barbarie*. (80)

Cette influence de ce dernier groupe - avec lequel des contacts politiques avaient été pris dès 1953 et dont les textes étaient publiés dans *Daad en Gedachte* - n'était pas l'effet d'un hasard. Le Bond avait été le précurseur inconscient de la théorie de Castoriadis sur le " capitalisme moderne " et l'opposition " dominants/dominés ". Mais autant le Bond demeurait fidèle au marxisme en réaffirmant l'opposition entre prolétariat et bourgeoisie, autant il faisait des concessions théoriques à " S.B. " en définissant la " bureaucratie " russe comme une " nouvelle classe ". Mais pour le Bond, cette classe était " nouvelle " surtout par ses origines ; elle prenait la forme d'une " bureaucratie " qui " fai(sait) partie de la bourgeoisie " (81). Néanmoins, en l'assimilant à une couche de " managers ", non propriétaire collectif des moyens de production, le Bond faisait sienne la théorie de Burnham, qu'il avait rejetée à la conférence de 1947.

Derechef, le Bond avait été en 1945 le précurseur inconscient de 'cette théorie, qu'il n'avait jusqu'alors jamais pleinement développée.

Le Bond glissait vers la dislocation. Cette dislocation a deux causes profondes : - le rejet de toute expérience prolétarienne du passé; - l'abandon par la tendance du GIC - au sein du Bond - de toute forme d'organisation politique.

Le rejet de l'expérience russe. Après avoir essayé de comprendre les causes de la dégénérescence de la Révolution russe, le Bond cessait de la considérer comme une révolution prolétarienne pour n'y voir - comme le GIC - qu'une simple révolution "bourgeoise". Dans une lettre à Castoriadis-Chaulieu du 8 novembre 1953 - qui fut publiée par le Bond - (82) Pannekoek considérait que cette "dernière révolution bourgeoise" avait été "l'œuvre de la classe ouvrière" russe. Ainsi était niée la nature prolétarienne de la révolution de 1917 (conseils ouvriers). Ne voulant pas voir le processus de la contre-révolution en Russie (soumission des conseils à l'État, Kronstadt), Pannekoek et le Bond aboutissaient à l'idée que les ouvriers russes avaient lutté pour la révolution "bourgeoise" et donc pour leur auto-exploitation, Si 1917 n'était rien pour le mouvement révolutionnaire, il était logique que Pannekoek affirmât que "la révolution prolétarienne appartient au futur". De ce fait, toute l'histoire du mouvement ouvrier cessait d'apparaître comme une source d'expériences du prolétariat et le point de départ de toute réflexion théorique. L'ensemble du mouvement ouvrier, dès le XIX^e siècle devenait "bourgeois" et ne se situait que sur le terrain de la "révolution bourgeoise".

Cette évolution théorique s'accompagnait d'un immédiatisme de plus en plus grand vis-à-vis de toutes les grèves ouvrières. Le Bond considérait que sa tâche était de se faire l'écho de toutes les grèves. La lutte de classe devenait un éternel présent, sans passé car il n'y avait plus d'histoire du mouvement ouvrier, et sans futur car le Bond se refusait d'apparaître comme un facteur actif pouvant influencer positivement la maturation de la conscience ouvrière.

LE DECLIN DU CONSEILLISME HOLLANDAIS

Dans la discussion avec *Socialisme ou Barbarie*, le Bond n'avait pas renoncé au concept d'organisation et de parti. Comme l'écrivait Theo Maassen, " l'avant-garde est une partie de la classe militante, se composant des ouvriers les plus militants de toutes les directions politiques ". Mais cette " avant-garde " était en fait une nébuleuse de groupes du milieu révolutionnaire et même non révolutionnaire. Cette définition floue de l'avant-garde qui dissolvait le Bond dans l'ensemble des groupes était néanmoins un dernier sursaut de vie des principes originels de 1945. Bien que le Parti, lui apparût comme dangereux, car ayant " une vie propre " et se développant " selon ses propres lois ", le Bond en reconnaissant encore le rôle nécessaire. Il devait " être une force de la classe " (83).

Mais cette " force de la classe " devait disparaître dans la lutte des ouvriers pour ne pas rompre " leur unité ". Ce qui revenait à dire que le parti - et l'organisation du Bond en particulier – était un organisme invertébré, qui devait se " dissoudre dans la lutte.

Cette conception était la conséquence de la vision ouvriériste et immédiatiste du conseillisme hollandais. Le prolétariat lui apparaissait dans son ensemble comme la seule avant-garde politique, "l'instituteur" des militants " conseillistes ", qui de ce fait se définissaient comme une " arrière-garde ". L'identification entre communiste conscient et ouvrier combatif amenait une identification avec la conscience immédiate des ouvriers. Le militant ouvrier d'une organisation politique ne devait plus élever le niveau de conscience des ouvriers en lutte mais se nier en se mettant au niveau d'une conscience immédiate et encore confuse dans la masse des ouvriers.

" Il en découle que le socialiste ou communiste de notre époque devrait se conformer et s'identifier à l'ouvrier en lutte. " (84)

Cette conception était particulièrement défendue par Theo Maassen, Cajo Brendel et Jaap Meulenkamp. Elle menait à la scission de décembre 1964 dans le Bond. La tendance qui défendait jusqu'au bout la conception anti-organisation du GIC devenait une revue : *Daad en Gedachte*. Cette dislocation (85) du Bond

avait été en fait préparée par l'abandon de tout ce qui pouvait symboliser l'existence d'une organisation politique. A la fin des années 50, le " Communistenbond Spartacus " était devenu le " Spartacusbond ". Le rejet du terme " communiste " pouvait signifier un abandon d'une continuité politique avec l'ancien mouvement " communiste des conseils ". L'atmosphère de plus en plus familiale du Bond, où avait été banni le mot " camarade " pour celui d'ami, n'était plus celle d'un corps politique rassemblant les Individus sur la base d'une acceptation commune d'une même vision et d'une même discipline collectives.

Désormais, il y avait deux organisations conseillistes " en Hollande. L'une - le Spartacusbond - après avoir connu un certain souffle de vie après 1968 et s'être ouvert à la confrontation internationale avec d'autres groupes internationaux finissait par disparaître en août 1980. En s'ouvrant à de jeunes éléments, impatients, très activistes, le Spartacusbond céda à la tentation très gauchiste de participer à toutes les " luttes partielles " : " kraakers " (squatters) d'Amsterdam, écologie, femmes (86). Cela entraîna la perte comme groupe politique se rattachant à la tradition de la Gauche communiste hollandaise.

" Daad en Gedachte ", par contre, subsista sous la forme d'une revue mensuelle. Dominée par la personnalité de Cajo Brendel, après la mort de Theo Maassen en 1975, la revue fut le point de convergence d'éléments anarchisants. La tendance *Daad en Gedachte* alla jusqu'au bout de la logique " conseilliste " en rejetant le mouvement ouvrier du XIXe siècle comme " bourgeois " et en se coupant de toute tradition révolutionnaire, en particulier celle du KAPD, tradition qui lui apparaissait comme marquée trop par " l'esprit de Parti ".

Cette rupture avec la tradition du communisme des conseils l'ont amené parfois sur le terrain du tiers-mondisme :

" ...les luttes des peuples coloniaux ont apporté quelque chose au mouvement révolutionnaire. Le fait que des populations paysannes mal armées aient pu faire face aux forces énormes de l'impérialisme moderne a ébranlé le mythe de l'invincibilité du pouvoir militaire, technologique et scientifique de l'Occident. Leur lutte a aussi révélé à des millions de gens la brutalité et le racisme du capitalisme et a conduit beaucoup de gens

surtout parmi les jeunes et les étudiants à entrer en lutte contre leur propre régime. ” (87)

Ainsi, les luttes ouvrières de 1968 étaient comprises comme un sous-produit des luttes de libération nationale ” et assimilées à une lutte des jeunes étudiants En cédant à la pression d'un milieu “ gauchiste ” étudiant, *Daad en Gedachte* s'est prononcée, en mars 1988 (n° 3), pour un soutien à l'ANC sud-africaine de Mandela, en ouvrant une souscription publique pour cette organisation.

Une telle évolution n'est guère surprenante. En reprenant la théorie de “ Socialisme ou barbarie ” d'une société traversée non par les antagonismes de classes mais par les révoltes des “ dominés ” contre les “ dominants ”, le courant “ conseilliste ” ne peut concevoir l'histoire que comme une suite de révoltes de catégories sociales et de classes d'âge. L'histoire cesse d'être celle de la lutte de classe. La théorie marxiste du communisme des conseils des années 30 puis du Communistenbond des années 40 cède le terrain à la conception anarchiste. (88)

Aujourd'hui aux Pays-Bas, le communisme des conseils a disparu en tant que courant véritable. Il a laissé subsister des tendances “ conseillistes ” très faibles numériquement qui ont soit gardé leur autonomie - comme “ Daad en Gedachte ” - soit se sont rattachées progressivement au courant libertaire.

LE MOUVEMENT CONSEILLISTE INTERNATIONAL DE L'APRÈS-GUERRE À L'APRÈS-1968 - BILAN

Au niveau international, après la Deuxième Guerre mondiale, le communisme des conseils ne s'est maintenu qu'au travers de personnalités comme Paul Mattick aux USA (89) et Alfred Weiland (90) en Allemagne, qui sont restés fidèles à leurs orientations révolutionnaires. Mais dans l'ensemble, leur travail resta purement individuel, les amenant parfois à collaborer à des groupes dont l'orientation était loin d'être communiste des conseils, et s'apparentait au “ socialisme de gauche ” ou du syndicalisme révolutionnaire. D'où toute l'ambiguïté politique des éléments “ conseillistes ” en dehors des Pays-Bas vis-à-vis de tels groupes.

De l'Après-guerre à la période des années 1960, il est difficile de percevoir l'existence d'un véritable mouvement communiste des conseils international. Pendant la " guerre froide ", c'est la traversée du désert. Aux USA, Paul Mattick est dans l'incapacité de reconstituer un groupe politique et d'éditer une revue propre au mouvement " conseilliste ". Il préfère écrire dans des revues de marxologie, voire socialistes de gauche (91). Si sur le continent américain, en Amérique du Sud, se développe un certain intérêt pour le " mouvement des conseils ", il se cristallise toujours autour d'individualités : tel, au Chili, l'ingénieur des mines Lain Diez, qui édite à Santiago " Lénine philosophe " de Pannekoek en espagnol. A travers le monde, les liens entre " conseillistes " sont purement individuels, sous forme épistolaire, et ne tardent pas à se rompre, faute d'une organisation formelle, mais aussi faute d'écho social.

Plus significative est l'apparition en Australie d'une revue se revendiquant du communisme des conseils, à partir de 1944 : *Southern Advocate For Workers' Councils* (An international Digest), Melbourne. Cette revue mensuelle, qui durera jusqu'en 1949, publiera - en liaison avec Pannekoek - " Lenin as Philosopher " et " The Workers' Councils ", faisant connaître par ces traductions l'œuvre du théoricien hollandais, en 1948. Ce groupe, animé par J.A. Dawson, influençait notablement un milieu d'immigrés allemands. Mais politiquement, le groupe était un mélange éclectique de syndicalisme-révolutionnaire - par les liens privilégiés qu'il avait avec les IWW américains -, d'anarchisme et des communisme des conseils. Il se considérait non comme un groupe, mais comme une " boîte à lettres " de tous les courants à gauche du stalinisme et de la social-démocratie. Il fit ainsi connaître en Australie aussi bien l'existence du Communistenbond hollandais que celle du courant " bordiguiste " (92). Faute d'un véritable écho en Australie, mais surtout faute d'un cadre politique organisé, la revue australienne disparut sans laisser de successeurs entre 1949 et mai 1968.

L'évolution des anciens membres du " conseillisme " en Allemagne, qui en était le berceau, est particulièrement significative. Avec la division de l'Allemagne en deux, les anciens " conseillistes " évoluèrent de façon autonome. En Allemagne de l'Est, particulièrement en Saxe, les ex-membres du groupe *Proletarischer Zeitgeist* (Esprit du temps prolétarien - qui avait publié la revue du même nom de 1922 à

1933, dans la mouvance de l'AAU-E s'étaient regroupés. Leur centre était à Zwickau et avait des contacts avec la zone occidentale (Hamburg et Mülheim/Ruhr). Mais cette ancienne tendance unioniste ne tarda pas à fusionner avec les restes anarcho-syndicalistes et anarchistes de l'ex-FAU. Ici le "conseillisme" de l'AAU-E menait directement à l'anarcho-syndicalisme. Très forts en Saxe, ils furent vite décimés à partir de 1948 par la police politique de la zone russe; et leurs principaux animateurs disparurent dans des prisons ou des camps de concentration, les stalinien allemands n'ayant fait qu'utiliser les anciens camps nazis, comme Buchenwald. (93)

En zone occidentale, et plus particulièrement à Berlin-Ouest, on ne peut guère parier de l'exister d'un courant "communiste de conseils", mais plutôt d'un courant "socialiste de gauche" à sympathies conseillistes. Il ne restait plus aucune tradition politique du KAPD. La plupart des anciens membres du communisme des conseils (KAU, Rote Kämpfer) adhérèrent après la guerre, au SPD, dans son "aile gauche". Ce sont ces éléments qui éditérent la revue *Neues Beginnen. Blätter internationaler Sozialisten* ("Nouveau Commencement. Feuilles des socialistes internationaux") à Berlin, à partir de mai 1947 et jusqu'en 1950, avec un tirage de 2.000 exemplaires. Cette revue, à laquelle travaillait Alfred Weiland, se réclamait des positions de l'ancien communisme des conseils; elle avait noué des liens avec le Communistenbond hollandais et publiait des articles de Pannekoek, qui y contribuait de temps à autre (94). En fait, Pannekoek cautionnait indirectement une tendance dont le violent "antibolchevisme" en période de guerre froide, cachait mal une défense du bloc américain (95). Les critiques portées contre le SPD - auquel adhéraient une bonne part de ces "socialistes internationaux" ne pouvaient cacher une nette orientation socialiste de gauche, finalement pro-occidentale. Le numéro 6 de juillet 1949 affirmait : "un spectre hante le monde, le spectre de la 5^e colonne du bolchevisme...". Dans le n° 2 de février 1950, il était fait l'éloge du gouvernement travailliste anglais, dont "la révolution tranquille", pleine de "conséquences pour le socialisme mondial et pour la liberté" était "incomparablement: plus révolutionnaire que la Révolution d'octobre 1917" (96).

Il y avait en fait une multitude de petits groupes, dont les membres travaillaient dans la social-démocratie et

se réclamaient du “ communisme de conseils ” de Rühle, “ groupes antibureaucratiques ” et antiautoritaires ”. C’était le cas du cercle “ *Thomas Münzer* ” de Stuttgart, dont la fusion avec “ *Neues Beginnen* ” de Berlin donna, donna en 1950 le groupe “ *Funken* ”, qui publia la revue du même nom jusqu’en 1959 : *Funken. Aussprachehefte für Internationale sozialistische Politik*. En 1949, en pleine guerre froide, paraissait la revue *Pro und Contra*, qui portait en sous-titre : “ Ni Est ni Ouest. Pour un seul monde socialiste ”. Mais toutes ses revues contenaient de violents appels anti-Russes. Et il n’est pas douteux qu’elles furent utilisées comme instruments de propagande par les autorités alliées. Certains, comme Alfred Weiland, estimèrent qu’une revue aussi anti-Russe que *Pro und Contra* était infiltrée, à titre de provocation, par le NKWD russe (97). Des hommes comme Willy Huhn et Henry Jacoby (98) qui animaient de leur plume ces périodiques pouvaient certes se réclamer d’Otto Rühle, mais leur orientation était de fait moins internationaliste (“ Ni Est ni Ouest”) que pro-occidentale. Il s’agissait finalement d’un regroupement d’opposants internes à la social-démocratie occidentale dont la couverture idéologique était le “conseillisme antiautoritaire et “ antibureaucratique ”.

C’est en fait, en dehors de l’Allemagne, que le mouvement conseilliste ” va se développer, à une échelle internationale. Ce développement se fera moins en continu avec le communisme des conseils des années 20 et 30 que dans la mouvance du groupe “ *Socialisme ou Barbarie* ” de Castoriadis (alias Chaulieu, alias Cardan, alias Coudray) (99). Ce groupe, issu du trotskysme, avec lequel il avait rompu en 1949, se caractérisait par sa définition de l’URSS comme un “ capitalisme bureaucratique ” ayant engendré une nouvelle classe ” : la bureaucratie, selon lui, se développait un “ capitalisme moderne ”, dont la contradiction interne n’était plus la lutte de classe mais l’opposition entre “ dominants ” et “ dominés ”. De là était affirmé le “ dépassement du marxisme ” et “ l’intégration du prolétariat à la société de consommation ”. Le mouvement révolutionnaire cessait d’être politique et devait apparaître comme un “ mouvement total ” s’insérant dans la quotidienneté. Cette vision, qu’on pourrait qualifier de théorie “ moderniste ” - celle du “ capitalisme moderne ” – avait en commun avec le “ conseillisme ” classique le rejet des “ appareils ” politiques et syndicaux du “ vieux mouvement ouvrier ” et le rejet de la Révolution russe et du bolchevisme comme “ bourgeois ”.

Si *Socialisme ou Barbarie* disparaissait en 1965, après avoir proclamé que la révolution était “ impossible ” au sens marxiste, sinon sous forme de “ révoltes ” “ des gens ” au niveau quotidien, son influence a été marquante en dehors de la France. Le groupe britannique *Solidarity*, qui éditait à partir de 1961 (100) la revue du même nom, s’est formé sur la base des théories de Castoriadis-Cardan. Comme “ S.B. ”, Il affichait un fort antibolchevisme et une forte attraction pour la “ quotidienneté ” (sexualité, armement atomique, logements, femmes). Comme S.B., Il affirmait son soutien aux “ luttes de libération nationale ”, ce qui n’avait été nullement le cas de l’ancien communisme des conseils. Après 1968 et jusqu’en 1973, *Solidarity* a servi de pont entre le “ modernisme ” anti-bureaucratique et le conseillisme qui se développait dans une multitude de petits groupes dans plusieurs pays, aussi bien en Europe qu’aux USA.

Après 1968, un nombre notable de groupes se sont réclamés du communisme des conseils. En France, le plus important fut *Informations et Correspondance Ouvrières* (ICO) qui, animé par Henri Simon et d’anciens membres de “ S.B. ”. était né en 1960 (101). Il connut une notable influence entre 1968 et 1971, avant de disparaître en 1973. Dans la période post-Mai 68, il a été en France le groupe conseilliste le plus important. Comme le groupe anglais *Solidarity*, il tentait de faire l’amalgame entre les théories de “ S.B. ” et celles de l’ancien communisme de conseils. Une multitude d’autres groupes ont formé, à cette époque, un véritable milieu politique “ conseilliste ” (102).

En dehors de la France et de la Grande-Bretagne, l’écho du conseillisme après 1968 a été plus réduit. On doit signaler en dehors de l’Europe, aux USA, le groupe (102 bis) de Paul Mattick junior : *Root and Branch*, à Boston, proche de I.C.O. Ce groupe, comme tous les groupes conseillistes, a été éphémère et a disparu au milieu des années 70. Par contre, en Scandinavie, et surtout en Suède, le “ conseillisme ” y a trouvé un sol fertile, au début des années 70. En Suède, ont surgi plusieurs groupes, dont les plus importants ont été *Internationell Arbetarkamp* (“ Lutte de classe internationale ”) et le “ *Förbundet Arbetarmakt* ” (Union Pouvoir ouvrier) publiant le journal *Arbetarmakt* (103). Tous deux ont surgi vers 1972-1973; le premier a rapidement disparu, le second s’est maintenu jusque vers 1977. Se revendiquant du “ modernisme ” de “ S.B. ” et de “ *Solidarity*”, ils ont été les propagateurs en Scandinavie de ce courant. Mais, à côté, pour la première fois,

ils ont fait connaître par leurs traductions les textes de base du communisme des conseils des années 30, dont des textes de Pannekoek et Gorter (104). L'enseignement donné par Paul Mattick en 1975-1976, à l'université de Roskilde au Danemark (105), a eu une importance réelle dans la propagation des théories conseillistes dans le milieu "antiautoritaire" scandinave. En dehors de la Scandinavie, dans des pays comme l'Allemagne et l'Italie, l'influence du communisme des conseils et de Mattick, en particulier, s'est fait sentir sur le plan "littéraire" par la republication des anciens textes. En Allemagne, après 1968, le courant proprement conseilliste ne s'est guère cristallisé dans des groupes, à la notable exception du groupe *Die Soziale Revolution ist keine Parteisache!* ("La révolution n'est pas une question de parti") en 1971 (106). Il en est de même en Italie, où le conseillisme *stricto sensu* s'est réfugié dans les franges de la mouvance de l'Autonomie ouvrière" (107), à la fin des années 70.

Dans la période de l'Après-68, et jusque vers le milieu des années 70, le conseillisme est apparu comme un lieu de passage. Certains groupes s'en sont dégagés et ont évolué vers des positions communistes de gauche, en se réappropriant l'expérience politique et théorique de la Gauche communiste des années 20, et 30, en Allemagne et en Italie, en France autour de *Bilan* (108). Les autres ont disparu, après avoir tenté une synthèse étrange entre communisme des conseils et "modernisme", "bordiguisme" et "communisme de gauche" (109).

Si de façon organisée, le conseillisme a disparu aujourd'hui cela s'explique autant par la fragilité de ses bases de constitution dans les années 60 et 70 ("la révolte étudiante"; l'antibureaucratisme et l'anti-autoritarisme que par sa négation de toute activité organisée. A cette époque, le milieu conseilliste a été moins un ensemble de groupes structurés, avec des positions cohérentes, comme celles du communisme des conseils des années 30, qu'une nébuleuse. Dans cette nébuleuse se retrouvaient les restes du courant de "Socialisme ou Barbarie". des groupes antiautoritaires sans passé politique et théorique, et des scissions "modernistes" du courant "bordiguiste", des situationnistes (110).

Aujourd'hui, il n'existe plus guère de groupes ayant une continuité avec l'ancien communisme de conseils, avec la disparition de la Gauche communiste et du "conseillisme" hollandais. Il existe plutôt un courant

d'idées "conseilliste" qui se manifeste dans la plupart des pays d'Europe, à une échelle plus au moins grande. Il peut se manifester de façon éphémère à travers des revues ou des cercles épisodiques, mais jamais de façon organisée et théoriquement cohérente. Né en réaction contre le "léninisme" et le "bolchevisme" des partis communistes et des groupes "gauchistes", le conseilisme est un courant inorganisé politiquement et théoriquement informel. Ses bases sont plutôt le rejet du "substitutionnisme" et de toute forme d'organisation, à la manière du courant anarchiste classique. En tant que tel, il ne peut avoir d'expressions "formelles", "organisées", qu'à la faveur d'événements sociaux. Courant "spontanéiste", ses expressions ont une forme spontanée et éphémère. De ce point de vue, il n'est pas sans traduire, à notre avis, la révolte de couches intellectuelles de la petite-bourgeoise, comme ce fut le cas après 1968. Mais une telle révolte apparaît sans lendemain, car naissant spontanément de l'événement présent.

Cependant, par son "antiléninisme" et sa critique de tous les "appareils", le conseilisme a cristallisé aussi, de 1968 à 1975 environ le rejet par des franges significatives d'ouvriers radicalisés des syndicats et du parlementarisme. Il a surtout exprimé la méfiance de minorités d'ouvriers à l'égard de toute organisation politique tenue pour "néfaste" en soi. Dans ce sens, le conseilisme apparaît plus comme une réaction en négatif de ces minorités lors de luttes sociales significatives. Comme réaction immédiate, il ne peut être un courant structuré, mais plutôt une "nébuleuse" dont les contours sont difficilement saisissables, mélange à la fois de "modernisme" au niveau de la vie quotidienne et de "contestation" de toute organisation au niveau politique. Mais, comme courant politique, il se rattache sans aucun doute au communisme de gauche des années 20 qui combattit de façon organisée les conceptions social-démocrate et léniniste, alors que surgissait un "nouveau mouvement révolutionnaire" sur des bases radicalement nouvelles : antiparlementarisme, antisindicalisme, pour des conseils ouvriers autonomes et une société nouvelle libérée de toute dictature de parti et d'État prétendument "ouvrier".

NOTES

- (1) Des deux fils de Sneevliet, l'un s'était suicidé, l'autre était mort en Espagne dans les milices du POUM.
- (2) Le groupe de Munis, exilé au Mexique pendant la guerre, prit des positions internationalistes de non-défense de l'URSS. Les RKD, issus eux aussi du trotskysme, et composés de militants français et autrichiens travaillèrent à la fin de la guerre en collaboration avec la Fraction française de la Gauche communiste Internationale. Ils s'orientèrent peu à peu vers l'anarchisme pour disparaître en 1948-1949.
- (3) Les études de Max Perthus et de Wim Bot sur le MLL Front, qui s'appuient sur les archives allemandes en Hollande, ne donnent aucun fondement à cette hypothèse.
- (4) Winkel dans son livre : *De ondergrondse pers 1940-1945* (La Haye, 1954) affirme que l'ex-chef du KAPN et ami de Gorter, Barend Luteraan était rédacteur du CRM; il semble que Luteraan ait créé pendant la guerre son propre groupe, sur des positions trotskystes. Après la guerre, il devint membre de la social-démocratie hollandaise (Parti du Travail).
- (5) Le "Groupe bolchevik-léniniste" constitué sur les positions de la IV^e Internationale en 1938 disparut pendant la guerre, après l'arrestation de ses dirigeants. Le CRM se proclama parti en décembre 1945, bien que très faible numériquement, sous l'étiquette de "Parti communiste révolutionnaire" (RCP). Il publiait l'hebdomadaire "*De Tribune*" qui n'avait rien à voir avec le tribunisme du SDP de Gorter.
- (6) Après la guerre, les soupçons se portèrent sur Stan Poppe. Sneevliet avait été arrêté après une visite à Poppe, Dans le dossier du procès de Sneevliet il était affirmé que ce dernier avait été capturé avec l'aide de Poppe". En décembre 1950 fut constituée une Commission d'enquête composée du RCP, du Communistenbond et du petit syndicat indépendant OVB. Elle arriva unanimement à la conclusion que l'attitude de Poppe était irréprochable et qu'aucun blâme ne pouvait être porté contre lui. (Wim BOT, *Tegen Fascisme, kapitalisme en oorlog*, p. 185.) Stan POPPE, né en 1899 à Tillburg, adhéra au SDAP en 1918. Il est conseiller municipal social-démocrate à Ede en 1923 et jusqu'en 1931. En 1932, il adhère à l'OSP,

“ socialiste de gauche ”, scission du SDAP. Douanier de profession, il est destitué à cause de ses activités politiques. En 1936, il est secrétaire du RSAP. Il le quitte “ officiellement ” en 1938, pour conserver son poste de fonctionnaire douanier, à Rosendal. Il reste en fait l'un des dirigeants du RSAP jusqu'à la guerre.

(6bis) Bertus Nansink fut l'un des rares à avoir été arrêtés et envoyés en camp de concentration. Le système de faux papiers de Leen Molenaar (?-1947) était très efficace; il était aussi mis à la disposition des trotskystes du CRM - 75 membres en 1943 (cf. Wim BOT, *Generaals zonder troepen*, Amsterdam, 1986, p. 27.)

(7) 300, 000 personnes sur une population de 6 millions d'habitants vivaient dans la clandestinité, avec de faux papiers et de fausses cartes de ravitaillement.

(8) cf. *Spartacus, bulletin van de revolutionair-socialistische Arbeidersbeweging in Nederland*, janvier 1944.

(9) cf. Georges Vereeken, *Le guépéou dans le mouvement trotskyste*, “ La Pensée universelle ”, Paris, 1975, chapitre premier.

(10) cf. “ Spartacus ” n° 4, octobre 1942; et dans la même revue de février 1944 l'article “ De Soviet-Unie en wij (“ L'Union soviétique et nous ”).

(10 bis) P.J. BOUMAN, *De april-mei Stakingen van 1943*, Den Haag, Martinus Nijhoff, 1950 ; avec une étude de B.A. SIJES sur les grèves à Twente, ville textile.

(11) *De perspectiven van het imperialisme na de oorlog in Europa en de taak van de revolutionaire socialisten*, décembre 1943. Il est remarquable que cette brochure, dont les thèses étaient très éloignées du communisme des conseils, soit donnée comme base politique du Bond en 1945, sans qu'aucune critique soit portée sur le contenu de ces thèses. Cf. “ *Spartacus, maandschrift voor de revolutionair-socialistische Arbeidersbeweging* ”, mai 1945 : “ Beschouwingen over de situatie ; de balans ”.

(12) cf. *Prometeo*, n° 3, octobre 1946 “ Le prospettive del dopoguerra in relazione alla piattaforma del

Partito ” (Les perspectives de l'après-guerre en relation avec la plate-forme du Parti). Bordiga, auteur de l'article, y affirme que “ les démocraties occidentales évoluent progressivement vers les formes totalitaires et fascistes ”. Sous ces termes, Bordiga, comme la gauche hollandaise, voulaient souligner la tendance vers le capitalisme d'État dans les pays d'Europe occidentale.

(13) Le Bond publia dans sa revue théorique *Maandblad Spartacus* en 1945 (n° 9 et 12) une étude sur les occupations d'usines en Italie : “ Een bedrijfsbezetting ” (Une occupation d'usines). L'article affirme que en 1920 “ les usines formaient une unité qui n'était rattachée ni à un parti ni à un syndicat ”. “ ... le mouvement finit par un compromis entre les syndicats et les patrons ”. il montre que l'occupation d'usines ne suffit pas et que doivent surgir des conseils ouvriers dont la tâche première n'est pas l'ordonnancement de l'industrie mais l'organisation de la lutte. C'est alors une période de guerre : la guerre civile ”. Cette vision critique de l'occupation des usines en Italie est bien différente de la vision usiniste défendue par la suite dans le Bond et par Pannekoek d'une “ gestion de la production ” par les conseils.

(14) Pour l'historique de la fusion entre les ex-GIC et le Communistenbond une lettre de Canne-Meijer du 30 juin 1946 au journal “ Le prolétaire ” (RKD-CR) donne d'utiles précisions. Canne-Meijer écrivit en 1944 pour la discussion un texte sur la démocratie ouvrière : “ Arbeidersdemocratie in de bedrijven ”. Bruun van Albada publia dans *Spartacus* n° 1 de janvier 1945 une étude sur la méthode marxiste : “ Het marxisme als methode van onderzoek ”, comme méthode dialectique scientifique d'investigation.

(15) “ ... ils étaient seulement des “ hôtes ” - note Canne-Meijer dans la même lettre -, faisaient tout le travail,,, en commun avec les camarades du Bond, mais ils se gardaient de toute ingérence organisationnelle. ”

(16) Cependant en 1945 et 1946, des membres du Bond participaient, avec le CPM, à la formation du syndicat “ Eenheidsvakbeveging ” (Syndicat unitaire). Pour l'histoire de ce syndicat, cf. *De Eenheidsvakcentrale (EVC) 1943-1948*, Groningen, 1976, par P. Coomans, T. de Jonge et E. Nijhof.

(17) Lettre du 30 juin 1946, déjà citée. Canne-Meijer considère que le Bond s'inscrit dans le développement

d'un " nouveau mouvement ouvrier qui " n'est pas une 'opposition' à l'ancien, ni sa 'gauche' ou son 'ultra-gauche', mais un mouvement avec d'autres fondements ".

(18) Lettre de Canne-Meijer du 27 juin 1946 au journal *Le Prolétaire*. En 1946, le tirage de " *Spartacus* " hebdomadaire était tombé à 4.000 exemplaires.

(19) Les statuts se trouvent dans le bulletin interne du Bond : *Uit eigen kring* (Dans notre cercle), n° 5, octobre 1945.

(20) Décision de la conférence des 21-22 juillet 1945, où étaient présents 21 militants des " Kerne " de Leiden, Amsterdam, Rotterdam, Hilversum-Bussum. Cf. *Uit eigen Kring (UEK)* n° 2, août 1945.

(20 bis) " Le noyau est autonome dans son propre cercle. Il décide de l'admission et de l'exclusion des membres. Le Comité exécutif central est d'abord consulté pour l'admission et l'exclusion de membres. " Par ce point de statut, l'autonomie des noyaux restait limitée en théorie, d'autant plus qu'était affirmée la discipline organisationnelle : " Les noyaux (noyaux principaux) sont tenus d'observer les décisions prises par la Conférence du Bond et de diffuser les principes du Bond, tels que ceux-ci étaient et sont établis aux conférences du Bond. "

(21) *Uit eigen kring*, n° 1, avril 1945.

(22) *Uit eigen kring*, n° 2, août 1945 La conférence décide de rejeter toute collaboration avec le C.R.M. Décision est prise de ne pas s'engager dans une discussion avec le C.R.M. "

(23) *Uit eigen kring*, n° 4, août 1945, " Projet d'adresse inaugurale aux travailleurs manuels et intellectuels de tous les pays ".

(24) La proposition d'établir un " Secrétariat d'informations " à Bruxelles venait de " Contre le courant; " et de la Centrale du Communistenbond, La conférence donna son Accord. Cf. *Uit eigen kring*, n° 2, août 1945, point 8 de la résolution,

(25) Les Thèses, qui étaient l'un des trois projets de thèses, parurent dans *Uit eigen kring* n° 8, décembre 1945, puis sous forme de brochure en janvier 1946. Les deux autres projets, sans être rejetés, étaient soumis à la discussion.

(26) Les Thèses ne furent remises en question qu'en 1951. Des projets d'amendements furent soumis à l'organisation par le groupe d'Amsterdam. Cf. *Uit eigen kring*, 20 octobre 1951.

(27) En 1943, Pannekoek lui-même, en dépit de son analyse de la révolution russe comme "bourgeoise", montrait qu'Octobre 1917 a eu un effet positif sur la conscience de classe : "Puis, comme une étoile brillante dans un ciel sombre, la Révolution russe illumina toute la Terre. Partout les masses se remirent à espérer; elles devinrent plus rétives aux ordres de leurs maîtres, car elles entendaient les appels venus de Russie : appels à mettre fin à la guerre, appels à la fraternité entre les travailleurs de tous les pays, appels à la Révolution mondiale contre le capitalisme." ("Les conseils ouvriers", p. 184, Balibaste).

(28) Cf. Bordiga, in "Parti et classe", 1921 (republié dans *Le fil du temps*, n° 8, octobre 1971) : "Un parti vit quand vivent une doctrine et une méthode d'action. Un parti c'est une école de pensée politique et, par conséquent, une organisation de lutte. Tout d'abord, il y a un fait de conscience; ensuite un fait de volonté, soit plus exactement une tendance vers une finalité."

(29) Cf. *Spartacus, maandschrift voor de revolutionaire-socialistische arbeidersbeweging*, n° 1 : "Het marxisme als methode van onderzoek", article écrit par Van Albada, qui était astronome.

(30) Cf. "Les conseils ouvriers", p. 493, Béliabaste.

(31) Le PC internationaliste de Bordiga se concevait comme un parti "monolithique" où ne pouvait exister une "liberté de théorie". Les débats internes étaient rendus impossibles par le "centralisme organique" d'une direction concevant le marxisme comme une "conservation de la doctrine". Dans le Bond, existaient des débats internes, mais sans qu'il définisse dans ses statuts dans quel cadre ils devaient surgir.

(32) Cf. Bordiga, *l'Unità* n° 172, 26 juillet 1925 les chefs d'origine ouvrière se sont révélés au moins aussi capables que les intellectuels d'opportunisme et de trahison et, en général, plus susceptibles d'être absorbés par les influences bourgeoises : " Nous affirmons que l'ouvrier, dans sa cellule, n'aura tendance à ne discuter que des questions particulières intéressant les travailleurs de son entreprise. "

(33) Un deuxième projet de thèses sur le parti abordait cette question. Il rejetait explicitement la conception que le parti prend et exerce le pouvoir. Cf. " Stellingen, taak en wezen van de Partij ", thèse 9, in *Uit eigen kring*, n° 7, décembre 1945.

(34) La brochure était l'un des fondements programmatiques du Bond. Elle examinait la question du pouvoir à travers l'évolution des sociétés de classe de l'Antiquité jusqu'à la société capitaliste.

(35) Les " Cinq thèses " de Pannekoek ont été republiées par *Informations et correspondance ouvrières* (ICO) dans la brochure : " La grève généralisée en France, mai-juin 1968 ", supplément à *ICO*, n° 72.

(36) *Uit eigen kring* ", n° 7, décembre 1945 : " Stellingen over begrip en wezen van de partij " (Thèses sur le concept et l'essence du parti). Ces Thèses forment le troisième projet soumis à la discussion et non accepté par le Congrès du Bond.

(37) Sur Toon van den Berg (1904-1977), cf. article du Spartacusbond : " *Spartacus* ", n° 2, février-mars 1978.

(38) " *Uit eigen kring* ", n° 2, mars 1946 : " Nota van de politieke-commissie " (Notes de la Commission politique).

(39) Cf. *UEK*, n° 2, mars 1946, idem.

(40) En même temps que surgissait la question du centralisme, se créait un clivage entre éléments " académistes " et militants qui souhaitaient plus de propagande. Ces derniers, comme Johan van Dinkel, dénonçaient le risque pour le Bond de devenir " un club d'études théoriques ". Cf. *UEK*, n° 2, mars 1946,

“ Waar staat de Communistenbond? Théoretisch studieclub of wordende Party? ” (Où va le Communistenbond? Club d'étude théorique ou parti en devenir?).

(41) Cf. Circulaire du 17 août 1946 contenant le procès-verbal de la réunion de la commission politique nationale le 14 juillet, Interventions de Stan Poppe, Bertus Nansink, Van Albada, Jan Vastenhouw et Theo Maassen sur l'état de l'organisation.

(42) *Maandblad Spartacus*, n° 12, décembre 1945 : “ Het russische impérialisme en de revolutionaire arbeiders ”. (L'impérialisme russe et les ouvriers révolutionnaires).

(43) Le groupe “ Socialisme ou Barbarie ”, scission du trotskysme, publia son premier numéro en 1949. Son élément moteur était C. Castoriadis (Chaulieu ou Cardan). Ce sont surtout les sous-produits de “ Socialisme ou Barbarie ” : ICO et “ Liaisons ” qui pousseront jusqu'au bout la théorie “ dominants/dominés ”, “ dirigeants/dirigés ”.

(44) Conférence du Bond des 27 et 28 octobre 1945. Cf. *UEK* n° 6, décembre 1945,

(45) Rapport d'un membre de la Commission politique sur la question indonésienne, in *UEK*, n° 6, déc. 1945.

(46) *Maandblad Spartacus*, n° 9, septembre 1945 : “ Nederland-Indonesië ”.

(47) Décision de la Commission politique, le 14 juillet 1946. Cf. Circulaire du 27 août avec le procès-verbal de la réunion de l'organe central,

(48) *Spartacus (Weekblad)* n° 23, 7 juin 1947 : “ Het wezen der revolutionaire bedrijfsorganisatie ” (La nature de l'organisation révolutionnaire d'entreprise).

(49) En 1951, quelques membres du Bond pensaient que l'OVV n'était rien d'autre qu'un “ vieux syndicat ”, dans lequel ils n'avaient rien à faire. C'était le point de vue de *Spartacus* en 1978 qui définit l'OVV comme

“ une petite centrale syndicale ”. Cf. article “ Toon van den Berg ” (*Spartacus* n° 2, février-mars 1978). Le débat sur la nature de l’OVV se trouve dans *Uit eigen kring*, n° 17, 22 juillet 1951.

(50) *De nieuwe wereld*, avril 1947, traduit dans un français maladroît pour la conférence de 1947 et publié en brochure : “ *Le monde nouveau* ”.

(51) *Les conseils ouvriers*, chapitre ‘l’Action directe ’.

(52) *Les conseils ouvriers*, chapitre “ Pensée et action ”.

(53) Cf. *La gauche communiste d’Italie*, chapitre 4.

(54) *Les conseils ouvriers*, chapitre 3: “ L’occupation d’usine ”.

(55) Cf. *Le nouveau monde*, brochure, 1947, p. 12. Chez le Bond, comme chez Pannekoek, il y a une tendance à considérer les comités de grève comme des organisme permanents., qui subsistent après la lutte. D’où chez Pannekoek l’appel à former - après la grève - de petits syndicats indépendants, “ formes intermédiaires... regroupant , après une grande grève, le noyau des meilleurs militants en un syndicat unique. Partout où une grève éclaterait spontanément, ce syndicat serait présent avec ses organisateurs et ses propagandistes expérimentés. ” (*Les conseils ouvriers*, p. 157.)

(56) *Les conseils ouvriers*, chapitre “ La révolution des travailleurs ”.

(57) Pannekoek n’avait de contacts qu’individuels avec les anciens membres du GIC : Canne-Meijer, B.A. Sijes.

(58) *Maandblad Spartacus*, n° 8, août 1945 : “ Het zieke Kapitalisme ” (Le capitalisme malade).

(59) “ Les conseils ouvriers ”, p. 419. Cette affirmation d’un effondrement du capitalisme était en contradiction avec l’autre thèse des “ Conseils ouvriers ” que le capitalisme connaissait avec la décolonisation un nouvel essor : “ Une fois qu’il aura fait entrer dans son domaine les centaines de millions

de personnes qui s'entassent dans les plaines fertiles de Chine et d'Inde, le travail essentiel du capitalisme sera accompli." (p. 194). Cette dernière idée n'est pas sans rappeler les thèses de Bordiga sur le "capitalisme juvénile".

(60) *Maandblad Spartacus*, n° 8, août 1945, op. cit.

(61) *Spartacus (Weekblad)* n° 22, 31 mai 1947 : "Nog twee jaren" (Encore deux années).

(62) Le Bond avait demandé à Canne-Meijer d'assurer la sortie d'une revue espérantiste : *Klasbatalo*. Il y eut encore une tentative en 1951 d'éditer *Spartacus* en espéranto. Cette fixation sur cette langue, pratiquée par des intellectuels, explique le peu d'efforts que fit le Bond d'éditer ses textes en anglais, allemand et français.

(63) La Préface de 1950 aux *Grondbeginselen der communistische productie en distributie* parle d'une situation certainement non révolutionnaire ; elle n'utilise pas le concept de contre-révolution pour définir la période. Cette préface présente un double intérêt : a) examiner la tendance mondiale au capitalisme d'État et ses différences : en Russie l'État dirige l'économie; aux USA les monopoles s'emparent de l'État; b) affirmer la nécessité de la lutte économique immédiate comme base de "nouvelles expériences portant les germes d'une "nouvelle période".

(64) Le "Statut provisoire du Vereniging van Radensocialisten" a. été publié en avril 1947 dans *Uit eigen kring* n° 5.

(65) La traduction et les commentaires du noyau de Leiden sur le "Projet de programme de la Fraction belge" se trouvent dans le bulletin-circulaire du 27 août 1946.

(66) *Uit eigen kring*, bulletin de la Conférence de Noël, décembre 1947.

(67) Cité par "*Spartakus*", n° 1, octobre 1947 : "Die internationale Versammlung in Brüssel, Pfingsten 1947". *Spartakus* était l'organe des R.K.D. liés au groupe français "*Le Prolétaire*" (Communistes-

Révolutionnaires).

(68) Comptes-rendus de la conférence dans le numéro de “ *Spartakus* ”, déjà cité, et dans *Internationalisme* n° 23, 15 juin 1947 ; “ Lettre de la GCF au Communistenbond Spartacus ”; “ Une conférence internationale des groupements révolutionnaires ”; “ Rectificatif ” dans le n° 24, 15 juillet 1947,

(69) Compte rendu d'un voyage de contact avec les groupes français RKD et “ *Internationalisme* ” en août 1946. Cf. *Uit eigen kring*, n° 4, avril 1947,

(70) Citations du compte rendu du congrès, *Internationalisme*, n° 23, 1947.

(71) Lettre-circulaire du 10 août 1947 : “ De splijting in de Communistenbond Spartacus op zontag 3 augustus 1947 ”. Citée par Frits Kool, in *Die Linke gegen die Parteiherrschaft*, 1970, p. 626.

(72) *Uit eigen kring*, numéro spécial, décembre 1947 : “ De plaats van Spartacus in de klassenstrijd ” (La place de Spartacus dans la lutte de classe).

(73) Frits Kief, après avoir été secrétaire du KAPN de 1930 à 1932, avait fondé avec les Korper le groupe “ De Arbeidersraad ”, qui évolua progressivement vers des positions trotskysantes et antifascistes. Pendant la guerre, Frits Kief participa à la Résistance hollandaise, devint après la guerre membre du “ Parti du travail ”, pour finir par se faire le chantre du “ socialisme yougoslave ”. Bram Korper et son neveu retournèrent au PC. Quant à Barend Luteraan (1878-1970) qui - plus que Gorter déjà malade - avait été le fondateur du KAPN, il suivit le même itinéraire que Frits Kief.

(74) La préparation technique de cette conférence (bulletins) devait être prise en charge par le “ Groep van Raden-Communisten ”. Dans une lettre écrite en octobre 1947, “ *Internationalisme* ” précisait qu'une future conférence ne pouvait se faire sur “ une simple base affective ” et devait rejeter ‘le dilettantisme’ dans la discussion.

(75) Sur l'évolution de Canne-Meijer, cf. son texte des années 50 : “ Le socialisme perdu ”, publié dans la

“ *Revue internationale* ” du Courant communiste international, n° 37, 1984,

(76) B.A. Sijes (1908-1981). cependant, contribua dans les années 60 et 70 au mouvement des conseils en rédigeant des préfaces à la réédition des œuvres de Pannekoek. L'édition des “ Mémoires ” de ce dernier fut son dernier (et remarquable) travail.

(77) B. van Albada (1912-1972), bien que cessant de militer, traduisit en hollandais - avec sa femme - *Lénine philosophe* de Pannekoek.

(78) Cette citation et les suivantes sont extraites de *Uit eigen kring*, numéro spécial, décembre 1947 : “ *Spartacus*. Eigen werk, organisatie en propagande ”.

(79) Les “ Principes ” ont été écrites en prison, dans les années 20, par Jan Appel. Ils ont été revus, remaniés par Canne-Meijer, Jan Appel écrivit - selon le Spartacusbond dans sa préface de 1972 - avec Sijes et Canne-Meijer en 1946 l'étude - “ *De economische grondslagen van de radenmaatschappij* ” (Les fondements économiques de la société des conseils). Appel devint membre du Bond pendant la guerre, jusqu'en 1948. Il était en désaccord avec les ex-membres du GIC et avec le Bond qui refusaient de faire un travail révolutionnaire en direction de l'armée allemande. D'autres raisons (tensions personnelles, accident de la circulation qui l'obligea à sortir de la clandestinité) l'amènèrent à abandonner son activité dans le Bond.

(80) Les brochures citées et la revue “ *Daad en Gedachte* ” sont disponibles à l'adresse suivante : Schouw 48-11, Lelystad (Pays-Bas).

(81) Brochure écrite par Theo Maassen en 1961 : “ *Van Beria tot Zjoekof - Sociaal-economische achtergrond van de destalinisatie* ”. Traduction en français : “ L'arrière-fond de la déstalinisation, in *Cahiers du communisme des conseils*, n° 5, mars 1970.

(82) Cf. “ une correspondance entre A. Pannekoek et P. Chaulieu ”, avec une introduction de Cajo Brendel, in *Cahiers du communisme des conseils*, n° 8, mai 1971.

(83) Citations d'une lettre de Theo Maassen à *Socialisme ou Barbarie*, publiée dans le n° 18, janvier-mars 1956, sous le titre : " Encore sur la question du parti ".

(84) Citations de la brochure *Van Beria tot Zjoekof*, déjà mentionnée.

(85) Meulenkamp quitta le Bond en septembre 1964. Cajo Brendel et Theo Maassen, avec deux de leurs camarades, furent exclus en décembre. La scission ne se fit pas en " douceur " : le Bond récupéra les machines et les brochures qui lui appartenaient, bien que ces dernières aient été écrites par Brendel et Maassen. Cf. témoignage de Jaap Meulenkamp, qui parle de " méthodes staliniennes " : " Brief van Jaap aan *Radencommunisme* ", in " Initiatief tot een bijeenkomst van revolutionaire groepen ", bulletin du 20 janvier 1981. Par la suite *Daad en Gedachte*, malgré les invitations du Bond, refusa de s'asseoir " à la même table " lors de conférences et de rencontres, comme celle de janvier 1981.

(86) Cf. articles du Courant communiste international, dans la " *Revue internationale* " : n° 2, 1975 : " Les épigones du conseillisme à l'œuvre " : " Spartacusbond " hanté par les fantômes bolcheviks, " Le conseillisme au secours du tiersmondisme " ; n° 9, 1977 : " Rupture avec Spartacusbond ", " Spartacusbond : seul au monde ? " ; n°s 16 et 17, 1979 : " La gauche hollandaise ".

(87) Cajo Brendel : " Thèses sur la révolution chinoise ", in *Liaisons* n° 27, Liège (Belgique), février 1975, La citation est extraite de l'introduction à la traduction anglaise, éditée en 1971 par le groupe " Solidarity " d'Aberdeen.

(88) Un résumé des conceptions anarchisantes de " Daad en Gedachte " se trouve dans le *Bulletin* du 20 janvier 1981 en vue d'une conférence de divers groupes, à laquelle participèrent le CCI et plusieurs individus qui ne représentaient qu'eux-mêmes : " Kanttekeningen van *Daad en Gedachte* " (Notes marginales de 'Daad en Gedachte'), '*Daad en Gedachte*' ne participa à la conférence, non comme groupe mais à titre individuel.

(89) Pour la biographie de Paul Mattick (1904-1981) et la bibliographie de ses écrits politiques jusqu'à sa

mort, cf. travail de Frank DINGELL in *Internationale wissenschaftliche Korrespondenz zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung* (en abrégé *IWK*) n° 3, septembre 1986, p. 190-224.

(90) Alfred Weiland (1906-1978), fils d'un spartakiste, adhère vers 1921 à la Freie Sozialistische Jugend, organisation de jeunesse du KPD, dont la scission en août 1920 devint la " Jeunesse communiste ouvrière " (KAJ). Influencé par les théories pédagogiques de Rühle. A partir de 1925, occupe des fonctions responsables dans l'AAU de Berlin et dans le KAPD (liaisons internationales), puis à la KAU. Milite dans le mouvement des chômeurs. Arrêté de 1933 à 1935 par la Gestapo. Il réussit à participer à la Pentecôte 1935 à la Conférence de Copenhague, dont il rédige la résolution. Sous contrôle judiciaire jusqu'en 1938, Il parvient à maintenir une activité des groupes ouvriers communistes. Après 1945, avec d'anciens " unionistes " et des socialistes de gauche, publie la revue *Neues Beginnen*, à Berlin-Ouest. C'est là qu'il est enlevé par la police politique russe en novembre 1950, pour être condamné comme " contre-révolutionnaire " par un tribunal de Berlin-Est. Il sera libéré en 1952. Par la suite, maintient informellement des contacts avec d'anciens communistes de conseils, dont Pannekoek et Canne-Meijer.

(91) Ainsi *The Western socialist*, *Politics*; *Left*; *Partisan Review*; etc. Nombreuses contributions dans des revues anarchistes et conseillistes aux USA, en Grande-Bretagne, en France, en Australie, au Chili, mais aussi dans des revues de type universitaire. (Cf. Bibliographie *IWK*, déjà citée.)

(92) Dans le n° 43 (mars 1948) du *Southern Advocate for Workers' councils* (anciennement : *Southern Socialist international Digest*), de Melbourne, sont publiés des articles de *Battaglia comunista* (PCInt. bordiguiste) et d'internationalisme, organe de la Gauche communiste de France, en même temps qu'un article du " *Libertaire* ", organe anarchiste français.

(93) Cf. Hans Manfred BOCK, *Geschichte des linken Radikalismus in Deutschland. Ein Versuch*, Frankfurt/Main, 1976, p. 173-185, pour la période de 1945 à 1950, concernant le courant conseilliste-socialiste de gauche.

(94) Extraits de lettres de Pannekoek, sans mention d'auteur dans *Neues Beginnen*. Des articles du même

sont publiés sous les pseudonymes de Karl Horner et John Harper. Articles aussi dans “ Funken ” sous son propre nom, n° 1, 1952, “ Über Arbeiterräte ”; nov. 1954, “ Die Arbeit unter dem Sozialismus ”; “ Arbeit und Musse ”, mai 1955. Si Pannekoek critique dans le n° 2 (février 1950) les trotskystes qui “ usurpent ” l’étiquette d’IKD (Radicaux de Brême en 1918), il fait silence sur l’orientation “ socialiste de gauche ” et l’activité des membres du cercle “ Neues Beginnen ” puis de “ Funken ” dans la social-démocratie allemande. Au contraire, il estimait les vues de *Neues Beginnen* “ en général justes ” (cité par BOCK, *op. cit.*, p. 176, lettre de Pannekoek à Weiland, 9 mai 1950.)

(95) Olaf IHLAU, *Die rote Kämpfer*, Erlangen, 1971, p. 143, affirme que des membres de “ *Neues Beginnen* ” reçurent des subsides des Américains, pendant le Blocus de Berlin en 1948, pour en faire un instrument de propagande “ antibolchevik ”. Pour cette raison, les anciens membres des “ Rote Kämpfer ” se retirèrent de tout travail. Ce fait semble vrai. En pleine guerre froide, un peu partout, les Américains proposèrent des subsides à des revues qui se situaient à gauche du stalinisme et du trotskysme. Juan Gorkin, ancien dirigeant du POUM, fut à l’époque un instrument de cette politique sous couvert de l’aile “ gauche ” du syndicat américain CIO, avant sa fusion avec l’AFL.

(96) *Neues Beginnen*, n° 2, février 1950, “ Die Soziale Revolution und die Sozialisten ”.

(97) C’est ce qu’affirme dans une lettre à Pannekoek (Archives Pannekoek; map 99/41, IISG) Weiland, lequel était déjà sous la surveillance de la police politique russe. Rédigée par Willy Huhn, “ *Pro und Contra* ” était violemment anti-Russes. Se prononçant pour la “ rénovation de la social-démocratie ” et pour “ l’expérience yougoslave ” de Tito, elle tomba sous l’influence du trotskysme à partir de 1951. La même tonalité pro-occidentale se retrouve dans “ *Funken* ”, qui dans son n° 5 (oct. 1950) dénonce “ le péril bolcheviste ” et se prononce pour un front entre “ antifascistes et démocrates ”.

(98) Willy Huhn (1909-1970), membre du SPD en 1929, puis du SAP en 1931. Il adhère aux “ Rote Kämpfer ”, fraction clandestine du SAP. Il reste membre des R.K. de 1933 à 1935, malgré de courtes périodes d’emprisonnement. De 1950 à 1952, devient rédacteur en chef de la revue *Pro und Contra*.

Membre du SPD et professeur à l'institut August Bebel à Berlin-Ouest, il en est exclu en 1953, pour ses articles relatant l'histoire véridique du - SPD. A partir de cette date, il collabora à *Funken, Von unten auf*, etc. (Cf. biographie de Ch. RIECHERTS, in W. HUHN, *Trotsky, le Staline manqué*, Cahiers Spartacus, Paris, 1981, p, 115-118.)

Henry Jacoby (1905-1986), pacifiste-anarchiste, entre en contact au milieu des années avec Otto Rühle, dont il devient l'ami. En 1933, membre du groupe "Funken" (Etincelle), fondé par K. Landau, Emprisonné en pénitencier de 1934 à 1936. Puis exil à Prague, Paris, et en restant membre du groupe "Funken", qui se rattache au "Bureau de Londres" socialiste de gauche. Se réfugie en 1941 aux USA, et travaille à l'Institut de recherche sociale de Marcuse, qui en 1943 travaille pour les Alliés. Après la guerre travaille pour l'ONU et devient directeur de la Section générale de la FAO à Genève. Comme Willy Ruhn, il est collaborateur du cercle "Funken" de Berlin. Sous le pseudonyme de Sebastian Franck, publie des œuvres de Rühle et des études sur ce dernier; ainsi que des Souvenirs et une étude sur la "Bureaucratization du monde". (Cf. *IWK* n° 3, sept. 1986; biographie et bibliographie des œuvres de Jacoby par I. HERBST et B. KLEMM, p. 388-395.)

(99) Comme Claude Lefort, Cornelius Castoriadis étaient issus du mouvement trotskyste. Vers le milieu des années 60, ils ont abandonné le marxisme, pour devenir des "philosophes" connus, Au terme de son évolution, Castoriadis-Chaulieu-Cardan-Coudray, s'est fait le défenseur de la "démocratie occidentale" contre le "totalitarisme russe". Ses articles dans "S.O.B." ont été republiés dans la collection 10/18, Paris, UGE, de 1973 à 1979. Castoriadis est mort en décembre 1997.

(100) Le groupe "Solidarity" de Londres - auquel se sont amalgamés par la suite plusieurs groupes "autonomes" - est issu du groupe "Socialism Reaffirmed", formé en 1960. Il s'est fait connaître, à partir de 1961, pour sa participation à la campagne du "Comité des 100" contre l'armement atomique. (Cf. *Autogestion et socialisme*, n° 24-25, sept.-déc. 1973, "Les bolcheviks et le contrôle ouvrier 1917-1921", de Maurice BRINTON; notice sur "Solidarity", p. 17-18.) Ses archives se trouvent à l'IISG d'Amsterdam.

(101) Pour l'itinéraire de ICO - dont l'origine est *Informations Liaisons Ouvrières* (ILO), scission de " S.O.B. " en 1958 -, cf. brochure de Henri SIMON (oct. 1973), " *I.C.O., un point de vue* ", s.l.n.d. Henri Simon y fait un bilan sévère et significatif de l'activité de I.C.O. qu'il quitta en 1973 : " Ce qui se passait dans les luttes et dans les boîtes était abandonné (parce que c'était 'chiant' d'entendre toujours la même chose) pour des débats sur leurs préoccupations individuelles (lesquelles se trouvaient de surcroît fort réduites par l'appartenance à des milieux marginaux ou étudiants ou universitaires); cet idéalisme se doublait de préoccupations activistes dans toutes les directions et au gré des événements... Quant aux tâches matérielles, on vit affirmer le droit, dans toutes les réunions, pour chacun, de pouvoir dire et faire ce qu'il voulait à tout moment : toute discussion méthodique, tout ordre du jour préétabli était considéré comme une odieuse répression. " (op. cit., p. 8) Ce bilan donne bien " l'ambiance " des groupes conseillistes après 1968, situés entre la marginalité et la quotidienneté, l'activisme et l'anti-" autoritarisme ". Par la suite, Henri Simon a créé le petit groupe " *Echanges et Mouvement* ", qui publie le bulletin *Echanges*, en liaison avec *Daad en Gedachte* de Cajo Brendel, et d'autres petits groupes communistes des conseils dans le monde.

(102) Le période qui suit Mai 68 est riche en groupes plus ou moins " conseillistes " : " Pouvoir ouvrier "; " La Vieille Taupe " de Jean Barrot et Pierre Guillaume (ce dernier étant devenu l'un des propagateurs des " théories révisionnistes " niant l'existence des chambres à gaz sous Hitler); le Groupe de liaison pour l'autonomie des travailleurs (G.L.A.T.); *Les Cahiers du communisme de conseils* de Marseille; l'Organisation conseilliste de Clermont-Ferrand, etc. Ces deux derniers groupes - sous l'influence de " *Révolution internationale* " -, finirent par rejoindre ce dernier en fusionnant.

(102 bis) Cf. la brochure de " Root And Branch ", " Le nouveau mouvement ouvrier américain ", Cahiers Spartacus, Paris, n° 88.

(103) Le groupe " *Internationell Arbetarkamp* ", créé en 1973, est issu des " *Manifestgruppen* ", une rupture du maoïsme. Il s'associa avec le groupe français de Barrot " Le Mouvement communiste ", le groupe dano-suédois " *Kommunismen* " - scission du bordiguisme scandinave en 1971 -, le groupe " *Invariance* " de Jacques Camatte (sorti du PCI bordiguiste en 1967). Ces groupes formaient ainsi une mouvance

internationale, dont la théorie était la “ négation du prolétariat ” et des luttes économiques. Plus importants été l'influence en Scandinavie du groupe “ *Arbetarmakt* ”, fondé en 1972 et disparu à la fin des années 70, qui regroupait une bonne centaine d'adhérents. Ce groupe était un mélange d'activisme “ gauchiste ” et “ anti-impérialiste ” (Vietnam), en pratique, et de conseillisme, en théorie. (Pour ses positions, cf. sa plateforme : *Politisk plattform, uppgifter, stadgar*, Förbundet Arbetarmakt, sept. 1973.)

(104) Le groupe “ *Internationell Arbetarkamp* ” a traduit en suédois les “ Thèses sur le bolchevisme ” du GIC (n° 3, mai 1973); le texte de Pannekoek “ L'intelligentsia dans la lutte de classe ”, 1934, en brochure (sept. 1973). *Arbetarmakt* a publié en suédois, les “ Thèses sur le bolchevisme ” (1975), le “ Lénine philosophe ” de Pannekoek (brochure ne 3); la “ *Lettre ouverte au camarade Lénine* ” de Gorter (brochure n° 10, à côté de textes de Cardan, Rosa Luxemburg et Rossana Rossanda (groupe italien “ Manifesto ”). Des textes du KAPD et de l'AAU ont aussi été traduits, avec des études sur le KAPD, fortement inspirées par le livre de H.M. BOCK (in brochure n° 11, “ *Arbetarraden* ”; revue théorique *Råds Makt* n° 8, 1975, “ *Vänsterkommunismen i Tyskland* ”.) Influencé par l'ancien communiste de conseils du groupe danois GIK, dans les années 30, Harald Andersen-Harild, “ *Arbetarmakt* ” a republié en 1976 le numéro 1 de *Mod Strømmen* (déc. 1930). De son côté, le groupe “ Kommunismen ” a republié en allemand des textes du KAPD (“ *Partei und Klasse* ”, Verlag Kommunismen), de Gorter (“ *Die Kommunistische Arbeiter-Internationale* ”) en 1972; en suédois le texte de Pannekoek de 1909 : “ Divergences tactiques dans le mouvement ouvrier ” (reprint, 1974). Auparavant, en 1971, “ *Kommunismen* ” avait édité en français l'important texte sur la “ Gauche allemande et la question syndicale dans la III^e Internationale. ”

(105) P. Mattick, l'auteur de *Marx et Keynes* - traduction de Serge Bricianer, Gallimard, Paris, 1972 - a influencé tout le milieu conseilliste, scandinave, britannique, etc., par sa théorie des crises. Disciple de Grossmann, il concevait que les crises du capital ne s'expliquaient que par la baisse tendancielle du taux de profit, la “saturation des marchés” n'intervenant pas comme facteur d'explication. Il apparaît que l'influence de Mattick, en Scandinavie, s'est surtout exercée dans un sens académique, l'étude du Capital de Marx. La plupart des groupes conseillistes scandinaves ont été les propagateurs de l'étude de la “ Logique du capital ”

(*Kapitallogik*). Sous l'influence de Mattick, ils se sont conçus plus comme des groupes d'études académiques que comme des groupes politiques d'intervention. D'où, sans doute, leur rapide disparition. Quant à Mattick lui-même, son point de vue sur de futures perspectives révolutionnaires, à la fin des années 70, était mitigé, entre l'optimisme et le pessimisme : " L'avenir restant ouvert... les marxistes partent nécessairement du principe que la route du socialisme n'est pas coupée et qu'il reste encore une chance d'abattre le capitalisme avant qu'il ne s'auto-détruise... Pourtant, après plus de cent années d'agitation socialiste, l'espoir en semble bien mince. Ce qu'une génération a appris, la suivante l'oublie, menée qu'elle est par des forces qui échappent à son contrôle et donc à sa compréhension. " (P. Mattick, *Le marxisme hier, aujourd'hui et demain*, Cahiers Spartacus, Paris, 1983, p. 30; texte de 1979.)

(106) Ce groupe de Berlin-Ouest a eu seulement 2 numéros en 1971; nombreuses contributions de groupes, comme "*Daad en Gedachte*", "*Solidarity*", "*Root and Branch*", *I.C.O.*, "*Révolution internationale*", et textes de Mattick. D'autres revues, comme *Politikon*, *Revolte*, *Schwarze Protokolle*, nées au même moment, étaient des revues oscillant entre anarchisme, situationnisme et "modernisme", dans le sillage de la "contestation étudiante".

(107) C'est avec la décomposition du mouvement "bordiguiste" italien, au début des années 80, que les idées conseillistes ont trouvé un terrain favorable. Cela s'est manifesté par de nombreuses traductions de Mattick, Pannekoek, Rühle, etc.

(108) C'est le cas de quelques groupes qui ont constitué des sections du Courant communiste international (CCI). En 1972, après avoir abandonné leurs positions plus ou moins conseillistes, les *Cahiers du communisme des conseils* et l'Organisation conseilliste de Clermont-Ferrand se sont intégrés, par fusion, en 1972, dans "*Révolution Internationale*", l'actuelle section en France du CCI. Le groupe "*World Revolution*" anglais, issu de *Solidarity* de Londres, après une rupture avec le conseillisme, est devenue la section en Grande-Bretagne du CCI. Il en fut de même en Suède, où du groupe *För Kommunismen* (1975-1977) - lui-même une scission du parti communiste suédois à Stockholm - émergea un noyau qui avec des éléments-d'Arbetarmakt" forma la section en Suède du CCI (*Internationell Revolution*). Même chose, pour la section

aux Pays-Bas du CCI (*Wereldrevolutie*), dont les éléments venaient du milieu conseilliste. Un autre courant actuel, proche de la tradition du “bordiguisme”, la Communist Workers Organisation (CWO) de Grande-Bretagne, était à l’origine un groupe conseilliste écossais, issu de *Solidarity*, animé par Ian Mitchell. La CWO s’est formée en 1974 et s’est rattachée au début des années 80 au groupe “*Battaglia comunista*”, scission en 1952 du Parti communiste international de Bordiga. ”.

(109) La liste de ces groupes est sans fin. On citera entre autres, en France, les groupes *Mouvement communiste* (animé par Jean Barrot) et *Négation*, autour de 1975; les groupes “*Kommunisten*” et “*Internationell Arbetarkamp*” en Scandinavie, déjà cités.

(110) Bien qu’issus d’une tradition différente, les groupes situationnistes ont été les premiers, avant 1968, à redécouvrir le communisme des conseils. (Cf. René RIESEL, “Preliminaires sur les conseils et l’organisation conseilliste”, in *Internationale situationniste* n° 12, 1967 (reprint Champ libre, Paris, 1975.)) Le groupe de Jacques Camatte, en France, autour de la revue *Invariance*, est un exemple atypique d’une scission du bordiguisme évoluant vers une forme de conseillisme, se réclamant des Gauches communistes germano-hollandaise et italienne (KAPD, *Bilan*), puis vers une sorte de “modernisme” non marxiste, rejetant le prolétariat (“classe pour le capital”) comme “classe révolutionnaire”.